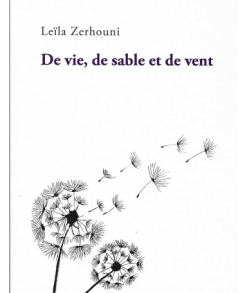
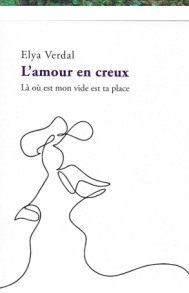
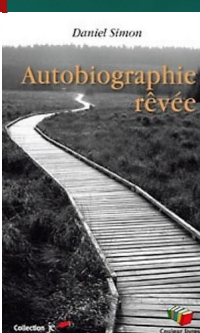
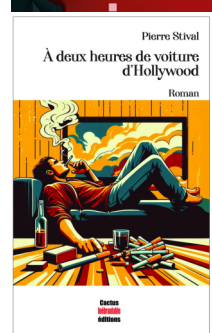
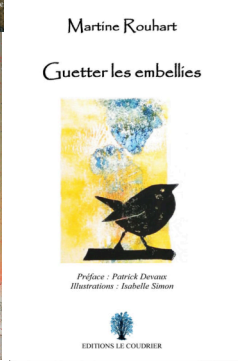
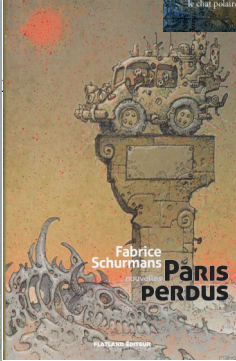
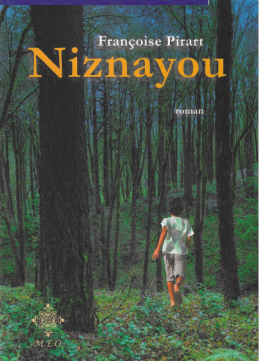
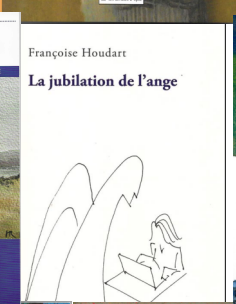
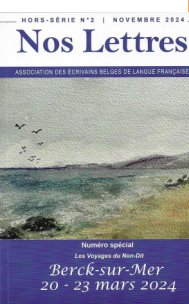
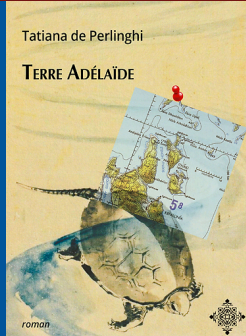
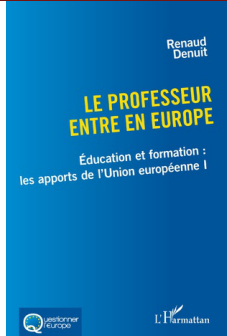
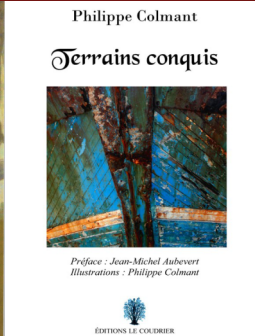
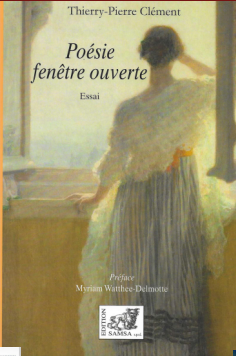
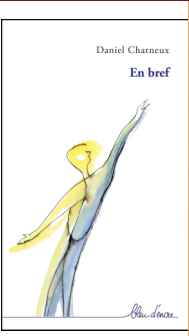


Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



S O M M A I R E

| | |
|---|---|
| PRÉSIDENTE MARTINE ROUHART | Editorial par Martine Rouhart 3 |
| VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET COLETTE FRÈRE | Hommage à Anne Bonhomme par Philippe Leuck 5 |
| TRÉSORIER FRÉDÉRIC BEGUIN | Le quint-centenaire de la nativité du Princeps Poetarum par Jean-Loup Seban 6 |
| SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE | Les entretiens de l'AEB Pierre Stival par Alexandre Millon 12 |
| CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER PHILIPPE LEUCKX | Daniel Simon, boulimique de l'écrit et commensal des foyers d'écriture par Michel Joiret 17 |
| ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI CARINO BUCCIARELLI ARNAUD DELCORTE SYLVIE GODEFROID ANNE-MICHÈLE HAMESSE ROBERT MASSART JEAN-POL MASSON ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR JEAN-LOUP SEBAN ÉVELYNE WILWERTH | Rideaux par Anne-Michèle Hamesse 21 |
| | Lectures 25 |
| | Rectificatif par Daniel Charneux 73 |
| | Activités de nos membres 75 |
| | Nouvelles parutions 82 |

Éditeur responsable: Martine Rouhart

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse,
Jean-Pol Masson, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair

Impression: Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers membres de l'AEB et amis de la littérature,

Fin septembre j'ai été élue la nouvelle Présidente de notre Association. C'est avec humilité, enthousiasme et détermination que j'exercerai cette mission. Je remercie le Conseil d'administration pour la confiance qu'il m'a accordée ainsi que Carino Bucciarelli pour la qualité de son travail et son souci permanent de rencontrer les objectifs poursuivis par l'Association (et dont il continuera de nous gratifier).

L'équipe de l'AEB entend faire connaître les auteurs belges et les mettre en lumière, les plus anciens, passeurs de mots – si précieux pour la cohérence de notre patrimoine littéraire –, et les nouvelles plumes.

Confortés par le nombre, la qualité et la diversité des livres publiés, ainsi que par l'émergence continue de nouveaux talents, nous pouvons être objectivement fiers de la littérature et des écrivains de notre pays.

Nous saluons aussi le travail de nos éditeurs qui poursuivent une tâche décisive et parfois ingrate, proposant sans cesse des ouvrages – attendus et inattendus – de tous genres et des formules éditoriales innovantes, dans un monde instable et pas toujours réjouissant ni propice à la création.

Relevons également les initiatives des différents acteurs, officiels ou non, qui font vivre et voyager les livres : les

ÉDITORIAL

associations telles que la nôtre, l'AREAW, ainsi qu'un grand nombre d'autres groupements qui animent les différentes régions de notre pays, sans oublier les revues, les blogs littéraires et le travail inlassable des chroniqueurs.

Sans eux, sans leur travail de fond, bien des livres resteraient injustement dans l'ombre (ou ne seraient pas suffisamment disponibles à un plus large public). Nombreux sont les amis écrivains et poètes français qui me confient d'ailleurs leur étonnement devant le dynamisme de nos réseaux littéraires parallèles (associatifs, collectifs ou individuels), du Nord au Sud de la Belgique...

Écrire, c'est évident, procède d'une démarche purement individuelle, c'est un acte qui s'opère avant tout dans l'intimité et la solitude de l'âme...

Mais dès son accession à l'aventure éditoriale, l'écriture devient partage et j'y suis particulièrement sensible. Je ne cesserai de recommander les rencontres et les échanges entre écrivains, poètes et « curieux des mots ». N'est-ce pas de cette profusion qu'émerge la richesse, tant humaine que littéraire ?

Bon vent à l'AEB ! Soyez assurés que je ferai plus que le nécessaire pour tenir le cap de notre association et ce, grâce à notre équipe motivée présente sur le pont, grâce à vous tous, et à tous les écrivains que nous aimerions accueillir.

Hommage à Anne Bonhomme

par **Philippe Leuckx**

Elle était l'une de nos meilleurs poètes. Elle publiait de loin en loin des recueils rigoureux, graves, essentiels.

Je l'avais découverte avec *Urbi*, éloge détourné, détaché de sa ville, Bruxelles.

Elle avait été éditée six fois à l'Arbre à paroles, cinq au Coudrier.

Je l'avais présentée à Charleroi au fameux «Apéritif des poètes» et l'année suivante, en 2004, je lui consacrais un *Dossier L*.

Prix Emma-Martin 2009, elle aidait l'AEB par ses prestations de juré, toujours soucieuses et précises.

Yves Namur et Liliane Wouters lui avaient accordé une place importante dans leur anthologie de 2007.

Une écriture précise, fluide, en vers brefs, caractérisait ses livres. Économe, discrète, toujours axée sur le monde, ses alarmes, son «Temps noir», elle « archivait » des fulgurances, des alertes, des émotions pures.

Les titres de ses ouvrages eux-mêmes brefs la résumaient, offrant l'éclat d'un style mille fois reconnaissable.

Son dernier livre a paru en juin : *Attendre*, symboliquement tendu aux abords de la vie.



Le quint-centenaire de la nativité du Princeps Poetarum!

par **Jean-Loup Seban**

Il y a cinq siècles, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1524, l'année de la bataille de Pavie selon le calendrier de l'époque, naissait au manoir de la Possonnière, en vendômois, le quatrième enfant de Jeanne Chaudrier et de Louis de Ronsard, compagnon d'armes de Bayard dans l'ost du roi de France.

Ce manoir médiéval avait été italianisé en 1515 et dédié *Voluptati et Gratiis* ! Les blasons, les devises et les maximes y proclamaient les devoirs du gentilhomme envers Dieu, le roi et la patrie. *Je n'ai jamais servy autre maistre que roys* proclamera, au faite de la gloire littéraire, le trophime des Muses et le pédiséque d'Apollon ! N'avait-il pas reçu, le jour de son baptême en l'église de Couture, une vague d'eau de rose, sans doute versée par Erato en présage *des bonnes odeurs dont il devait remplir toute la France des fleurs de ses esprits*.

Le jeune cadet de famille aurait dû suivre la sente paternelle, mais après quelques années à la cour, tant de France que de l'*Écosse sauvage*, des problèmes de santé, qui lui causèrent une demi-surdité, l'obligèrent à repenser son avenir. Le page, qui maîtrisait à merveille les exercices du corps et brillait dans l'art supérieur de la conversation, reçoit, le 6 mars 1543, la tonsure des mains de René du Bellay en la cathédrale du Mans. Il accompagnait son père aux funérailles du cardinal Guillaume du Bellay, vice-roi du Piémont, dont Rabelais avait été le médicastre. C'est à cette occasion qu'il fit

LE QUINT-CENTENAIRE ...

la connaissance de Jacques Pelletier (dit Pelletier du Mans) et de Joachim du Bellay, qui feront partie de la *Pléiade* dont il allait devenir le chef de file.

Le jeune tonsuré, espérant survivre grâce à des bénéfices ecclésiastiques, se remet à l'étude : celle, toute nouvelle, des lettres classiques. On redécouvrait alors, grâce aux lecteurs royaux institués par François Ier et à quelques régents de collège, les plus beaux textes grecs et hellénistiques. On les traduisait tantôt en latin tantôt en français. Jean Dorat, un des régents du collège de Coqueret, qui avait été le précepteur de Jean-Antoine de Baïf, devint son mentor dans le labyrinthe de la littérature grecque. Faute de servir le roi par l'épée, le descendant d'un imaginaire marquis danubien le servirait par la plume.

Le jeune enthousiaste, admirateur d'Horace et de Pindare, rêve de réformer la langue française et confie la rédaction du programme à son ami et camarade de collège, Joachim du Bellay. La *Deffence et Illustration de la langue françoise*, manifeste pamphlétaire sur le modèle italien de Sperone Speroni, entendait, en mars 1549, créer une nouvelle littérature, sinon supérieure du moins égale à celles des Anciens et des Italiens. C'était dix ans après l'*Ordonnance* de Villers-Cotterêts qui substituait le français au latin dans les documents officiels et les procédures criminelles.

Le jeune ambitieux, qu'une Muse ne cesse de taquiner, abandonne les formes poétiques médiévales, encore en vigueur chez les grands Rhétoriciens, en faveur des modèles grecs : l'ode, l'épigramme, l'épigramme et l'épigramme et l'épigramme. Avidement de renommée, posant ostensiblement en Pindare français, il publie fin janvier 1550, à Paris chez Guillaume Cavellat, les *Quatre Premiers Livres des Odes*. Séduit par Anacréon, redécouvert par son ami Henri II Estienne, il compose de surcroît des odes anacréontiques,

LE QUINT-CENTENAIRE ...

moins pompeuses que les pindariques, plus charmantes et plus mélodieuses.

Le jeune novateur adopte ensuite la mode du sonnet, venue d'Italie et mise à l'honneur par des marotistes, des Lyonnais et surtout par Joachim du Bellay, dont l'Olive, parue en 1549, était le premier recueil de *sonnetti* à la manière de Pétrarque. Ainsi paraîtront en septembre 1552, chez Catherine Lhéritier, veuve de Maurice de La Porte, *Les Amours de P. de Ronsard, Vendômois*, 240 poèmes dont 219 sonnets,



avec un supplément musical de 32 feuillets imprimés par Nicolas Du Chemin. Les partitions ont été composées par Pierre Certon, Claude Goudimel, Clément Jannequin et Marc-Antoine Muret. Cette nouveauté éditoriale, qui faisait du poète un nouveau Terpandre, est d'emblée un immense succès. Car Ronsard croit en l'union métaphysique de la poésie et de la musique, ainsi qu'il la proclamera dans un *Abbregé de l'Art poétique françoys* (1567) : *la Poésie sans les instrumens, ou sans la*

grâce d'une seule ou plusieurs voix, n'est nullement agréable, non plus que les instrumens sans estre animez de la mélodie d'une plaisante voix. *Les Amours* ne furent pas qu'une alliance de deux arts, la poésie et la musique, ce fut une triple alliance grâce aux portraits réalisés par Nicolas Denisot qui ornent l'ouvrage. L'art pictural complétait l'ensemble. Ronsard était devenu le Pétrarque français et faisait des émules : Jean-Antoine de Baïf (*Les Amours de Francine*, 1555), Jacques Pelletier du Mans (*Les Amours des Amours*, 1555), Olivier de Magny (*Les Soupirs*, 1557), etc. Et comme si tant d'innovations ne suffisaient pas, la seconde édition des *Amours*, révisée et augmentée en 1553, fut enrichie d'un commentaire

LE QUINT-CENTENAIRE ...

académique par Marc-Antoine Muret, expliquant les obscurités du texte, les allusions mythologiques et le vocabulaire grécisant. Usuel pour les auteurs antiques, un tel commentaire était une nouveauté pour un auteur encore en vie et s'exprimant en vernaculaire. Ronsard sait comment plaire et se faire connaître !

Le courtisan enamouré complétera ses *Amours* à deux reprises : la première *continuation*, qui paraît en 1560, célèbre la *petite pucelle angevine*, Marie Dupin, une pastourelle de Bourgueil avec laquelle il eut quelques privautés ; la seconde *continuation*, parue en 1578 après des lustres d'indifférence à la poésie galante, fait le los de *la Minerve*, l'inaccessible Hélène de Surgères qui était *fille demoiselle* de la reine mère, Catherine de Médicis.

L'aède curial fut un serviteur éloquent de la couronne. Ses élégies, ses hymnes, ses mascarades et ses cartels, ses *Discours des misères du Temps*, sa *Remontrance au peuple de France* et son *Institution pour l'Adolescence du Roy* lui assurèrent le siège envié de Poète National, auquel il ne manquait que la création d'une épopée nationale. Car selon la tradition de la *translatio studii et imperii*, il fallait à la France un grand poème épique, à la mesure de ce qu'avaient créé la Grèce et Rome, un *épos* grandiose enté sur un mythe d'origine. Sans épopée, pas de grande nation ni de grand poète ! N'était-ce pas le souffle héroïque qui élevait une nation au dessus de ses rivales et conférait à l'auteur *le prix et le vrai titre de poète*, rappelait judicieusement Pelletier du Mans ? Comme l'Italie disposait de l'*Orlando furioso*, un *romanzo* en vers de l'Arioste, et s'apprêtait à célébrer la délivrance de Jérusalem de l'envahisseur mahométan grâce au Tasse (*Gerusalemme liberata*), Ronsard enfanta une *Franciade*, d'après le modèle virgilien. Précurseur et inventeur de l'*épos*, l'aède aveugle avait été imité et surpassé par le *saggio* qui avait guidé Dante dans

LE QUINT-CENTENAIRE ...

son voyage infernal. On préférait alors l'*Énéide* à l'*Odyssée* comme modèle épique. Les *Institutions oratoires* de Quintilien étaient à l'origine de cette vigilâtrie qui embrasait les cœurs poétiques. La plupart des poètes se contentaient de traduire l'*Énéide*, du moins en partie, mais Ronsard, qui entendait plaire aux Valois-Angoulême comme Virgile avait plu aux César, entreprit de chanter l'établissement du royaume des Francs par le fils d'Hector, l'illustre Astyanax qui était devenu Francus pour la cause.

Le vendômois s'était inspiré du grand rhétoricien flamand, Jean Le Maire de Belges. Ce chroniqueur et poète, disciple de Guillaume Crétin et neveu de Jean Molinet, avait exploité les *Chroniques de Hainaut (Annales historiae illustrium principium Hannoniae)* du cordelier montois Jacques de Guise, composées entre 1390 et 1396, dont un exemplaire en français, richement enluminé en 1447 par Rogier van den Weyden, avait été présenté par Jean Wauquelin au duc Philippe III de Bourgogne. Cette œuvre unique fait partie du patrimoine de la Bibliothèque royale de Belgique. Les trois tomes de l'ouvrage ont été publiés à Paris par Galliot du Pré entre 1531 et 1533.

Des douze livres prévus, Ronsard n'écrivit que les quatre premiers qui parurent dans la quatrième édition de ses *Œuvres* au début de l'année 1572. La mort de Charles IX, son protecteur favori, le 30 mai 1574, mit un terme à l'aventure : *Si le roy Charles eust vescu, / J'eusse achevé ce long ouvrage : / Si tost que la mort l'eut vaincu, / Sa mort me vainquit le courage*. La *Franciade* ne rencontra guère de succès et fut vite oubliée. L'aède national avait eu le tort d'écouter la reine-mère qui préférait le décasyllabe à l'alexandrin. S'il faut croire le Longin, l'erreur est un signe du génie, les esprits médiocres ne commettant pas d'erreurs puisqu'ils suivent méticuleusement les règles ! Le projet avorté sera repris par Pierre de Laudun

d'Aigaliers. *La nouvelle Franciade, divisée en neuf livres* parut en 1603, à Paris, chez Antoine du Brueil. Mais l'œuvre de ce poète était loin du sublime auquel Ronsard aurait pu accéder en d'autres circonstances !

Sainte-Beuve, qui exhuma du purgatoire littéraire l'œuvre du *princeps poetarum*, écrivit en 1828 : *Ce fameux Ronsard [...] exerça sur la littérature et la poésie, du moment qu'il parut, une souveraineté immense, qui, durant cinquante années, ne souffrit ni adversaires ni rivaux.* Un bel hommage qui complète l'oraison funèbre que prononça Jacques Davy du Perron, le 24 février 1586, au collège de Boncourt devant une foule immense ! Le vieux *poeta-vates*, podagre et fiévreux, s'était éteint en son prieuré de Saint-Cosme, où il aimait tant jardiner, le samedi 27 décembre 1585 à deux heures du matin.

*

Présence de Ronsard

Par un frileux après-midi d'automne, on vit Ronsard envahir de sa poétique présence le prestigieux Collège Belgique.

Invité qu'il était par Jean-Loup Seban, le magnifique poète célébré régulièrement par la Société des Poètes Français.

Le maître de cérémonie, Jean-Loup Seban, tenant le public nombreux sous son charme, lui parla de Ronsard qui hante son dernier ouvrage, *Le Trirègne d'Amarante de Pierre de Ronsard*.

Le conférencier rivalisa d'esprit, de récits, de savantes digressions pour faire revivre le poète et au-delà de Ronsard, la *Pléiade* et toute une époque contrastée et flamboyante.

Le public charmé quitta le Collège Belgique emportant un peu du poète disparu, de ses roses évanouies mais combien inoubliables.

Anne-Michèle Hamesse

Les entretiens de l'AEB
Entretien de
Pierre Stival
avec
Alexandre Millon

à propos de son dernier livre :
À deux heures de voiture d'Hollywood. Roman.
Amougies : Cactus inébranlable Éditions, 2024.

Pierre Stival est né à Tournai en août 1963. Il suit une formation de bibliothécaire. Ensuite il occupe divers emplois avant de s'établir comme indépendant en 1988. Il sera surtout actif dans le secteur de la papeterie avant de se consacrer à l'écriture, à la photographie et à la céramique à partir de 2018. C'est un lecteur curieux, toujours à la recherche de formes d'écritures singulières. Son premier roman, Une caravane attachée à une Ford Taunus (remarqué notamment par votre chroniqueur), est paru en 2020 chez le même éditeur.

Alexandre Millon : Avant de commencer cette chronique, je t'écrivais ceci : « Hello Pierre, ça pétarade dans ton livre, et l'huile des culasses d'acier coule sur le bitume fondant, pauvre Rooky le petit chien facétieux... Palm Springs, la Californie et de l'autre côté une *tour de misère* en région parisienne, un type perdu-cloîtré, son addiction à une série télé. Heureusement y a Arukaya, l'Indien, et le désert de Mojave, et des bières dans le frigo de l'auteur (ça m'intéresse). Et une piscine de fictions, j'ai pris mon maillot, pudeur oblige. »

Peux-tu d'abord nous parler du choix de ce titre ?

Pierre Stival : Bonjour Alexandre, et merci de l'intérêt que

LES ENTRETIENS DE L'AEB

tu portes à mon deuxième roman. Le titre nous a donné du fil à retordre. C'est finalement lors d'une fin de soirée, en discutant avec Jean-Philippe et Styvie, mes éditeurs, que notre choix s'est imposé. Je leur expliquais que Palm Springs, cette ville de Californie très présente dans mon livre, était devenue la villégiature préférée des acteurs, actrices, producteurs, scénaristes, réalisateurs attachés aux grands studios hollywoodiens par le fait qu'elle se situait exactement à deux heures de voiture d'Hollywood, dans une jolie vallée où il pleut un jour par an. En effet, les contrats signés entre les maisons de production et les comédiens et comédiennes stipulaient que ceux-ci ne pouvaient jamais se trouver à plus de deux heures de voiture des studios durant un tournage. Les éditeurs ont cueilli le titre au vol, bingo !

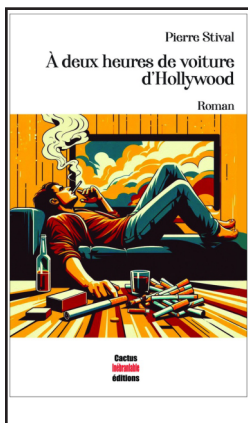
A. M. : Je reprends ici un extrait de la quatrième de couv' :
... Un homme solitaire dans une HLM de la banlieue parisienne. Employé d'une multinationale toute puissante, il quitte brutalement ce travail pour se cloîtrer dans son studio et regarder PSTV, une chaîne de télé-réalité relatant la vie quotidienne des habitants de Palm Springs. Il consomme de la drogue, de l'alcool et son existence finit par se confondre avec les événements qui se déroulent dans la riche cité californienne... Nous suivons les trajectoires d'hommes et de femmes, des deux côtés de l'Atlantique, en même temps que celles de millions de colis qui font d'une entreprise un monstre planétaire. Et on pense à Amazon...

Revenons au personnage principal, tu écris page 11 : *Affalé devant l'écran, je m'enroule, je me blottis dans mes bras, je décide enfin de ne plus bouger.* C'est ce qui rend d'emblée ton bonhomme fort attachant. On pense à la vraie solitude, non pas l'absence d'entourage mais l'absence de but, l'absence de sens ?

LES ENTRETIENS DE L'AEB

P. S. : J'imagine que tous les lecteurs penseront à la même entreprise que toi !

Je suis surpris et en même temps heureux que tu puisses trouver le personnage principal attachant. Son identité s'est construite dans un environnement chaotique, dur, aux perspectives d'épanouissement personnel faibles. Les conditions de vie difficiles et malheureusement banales qu'il connaît le mènent à reproduire des comportements autodestructeurs et à construire ses rapports aux autres de manière utilitaire ou conflictuelle. Tout cela provoque un repli sur soi puissant, un sentiment de solitude mortifère. Tu notes justement l'absence de but et de sens, palliée par des rêves irréalisables et des fantasmes qui ne feront qu'affirmer son isolement.



A. M. : Des « éléments pivots » agissent dans ton histoire. Le premier est « A » et avec lui la Mondialisation. Jeff Bezos le big boss d'Amazon est l'emblème par excellence du nouveau capitalisme. Si Henry Ford, par exemple, possédait des moyens de production colossaux, Bezos est dans le Cloud Capital. Il ne produit absolument rien. Amazon vit de la rente de tout ce qui passe par sa plateforme. Mais peut-être que ce « pivot » n'en est pas un, qu'il ne sous-entend rien si ce n'est juste le job où se perdait ton personnage ?

P. S. : « A » est certainement devenu un pivot incontournable dans le commerce mondialisé, mais aussi un pivot dans le sens où nos vies et notre fonctionnement dans la société, qu'on le veuille ou non, sont peu ou prou à la merci des services proposés par les multinationales géantes. Choisir un mode de vie éloigné de l'influence de ces entreprises

LES ENTRETIENS DE L'AEB

ressemble de plus en plus à une mission impossible. Quant aux emplois proposés par les plateformes logistiques, ils sont pour la plupart dénués d'intérêt et peu valorisants, leur remplacement par des robots a d'ailleurs déjà commencé. Il faut malgré tout reconnaître la réussite des créateurs de ces monstres commerciaux, ne pas penser que c'est facile, ce sont bien souvent des visionnaires, des sortes de démiurges, détenteurs de pouvoirs dépassant l'entendement malgré un démarrage souvent modeste. « A » devait donc par nature tenir un rôle essentiel dans mon roman.

A. M. : L'autre élément qui rythme ta narration est Arukaya, l'Indien. Le souvenir d'un jouet en plastique sorti d'un « Toy Story » intime, de la filmographie personnelle du personnage, rien d'autre ?

P. S. : Arukaya est peut-être le symbole d'une lutte reprenant l'image du combat de David contre Goliath. Il pourrait être celui qui incite à résister au fatalisme, à inciter tout un chacun à chercher des solutions humaines aux problèmes de société, à convier les cœurs purs à observer la nature et les milliers d'équilibres qu'elle a mis en place pour une cohabitation harmonieuse entre les espèces, même quand celles-ci s'entredévorent pour maintenir cet équilibre. Mon personnage avait peut-être déjà choisi le camp des opprimés alors qu'il n'était qu'un enfant, en plaçant l'Indien au premier plan de son imaginaire, dans ce qui lui semblait juste.

A. M. : Deux dernières questions en une. Il y a dans chaque page de ton livre des remous inventifs, parfois tendres, de l'écorché vivant. Bref on en redemande. Même si ton personnage n'a pas eu accès aux codes, il a grandi comme il a pu, il n'a pas pu incarner : *un être libre, c'est rare, mais tu le*

LES ENTRETIENS DE L'AEB

repères tout de suite, d'abord parce que tu te sens bien, très bien quand tu es avec lui, Charles Bukowski. Cet auteur est-il passé sur ton parcours ? Vers la fin du livre, page 145, ce passage : « Un souffle traverse les roseaux survivants. Un linceul de joie le recouvre ». Ce serait trop déflorer l'histoire que d'en dire plus. Nous ne sommes pas dans une romance, sommes-nous dans le noir de noir ou sur l'hyperréalisme critique, ou autre chose ?

P. S. : J'ai lu plusieurs livres de Bukowski, effectivement, avec un réel plaisir, et je me suis également intéressé à l'écrivain à travers des biographies ou des articles. Il fait partie des auteurs que j'affectionne pour leur engagement total dans l'écriture, leur capacité à rendre le réel plus réel, leur postulat que tout peut s'écrire, sans aucune retenue. Je pense également à Hemingway, Cendrars, London, Kerouac, Burroughs, Miller et bien d'autres, dont la vie et l'œuvre se confondent, se fondent pour former une matière unique et incandescente qui peut brûler les yeux de ceux qui refusent de voir le monde à nu.

Hyperréalisme critique me semble une bonne formule, même si mon roman n'est pas un livre de critique sociale à proprement parler, je ne situe d'ailleurs pas mon intention première à ce niveau, j'écris une histoire où ce sont les lieux et leurs habitants qui donnent naissance à des situations qui font aussi débat dans la vraie vie. C'est l'incarnation extrême de ces situations qui m'intéresse, les actes, les odeurs, les comportements, les visions obscènes. Le lecteur en retirera des impressions qui lui seront malgré tout personnelles. Quant à la noirceur, j'espère aussi que quelques sourires en perceront la couche au détour de l'une ou l'autre phrase.

Daniel Simon, boulimique de l'écrit et commensal des foyers d'écriture

par **Michel Joiret**

Né à Charleroi en 1952, vivant à Bruxelles, familier des lieux où la littérature éveille son énergie et sa détermination, Daniel Simon explore l'univers des livres en ses qualités d'auteur, de plaideur et de communicant. Ses dispositions d'auteur n'ont point de cesse qu'elles interrogent (interpellent ?) les sensibilités littéraires voisines et les écritures en jachère.

La communication qui l'habite et régule son parcours est *maître mot* d'un échange permanent avec les auteurs, les lecteurs et ces *invisibles* pour qui le monde des Lettres demeure une étrangeté, voire un pays ignoré...

En connivence étroite (et souvent complexe) avec le monde en marche forcée, ce maquisard de mai 68 s'est forgé une solide expertise de vie active en même temps qu'il s'est doté d'une formation pluridisciplinaire utile et le plus souvent, décisive. Animateur culturel et éditeur pendant une dizaine d'années, il affiche très vite une inclination pour la comédie et l'animation. Sa formation d'enseignant en français et en histoire l'engage à décrocher une licence au Centre d'études théâtrales de l'UCL en 1986. Directeur de centre culturel, journaliste et éditeur artisanal, Daniel Simon enseigne l'histoire et la philosophie du théâtre dans la section scénographie de l'Institut supérieur Saint-Luc de Bruxelles (1990-2009). Devenu formateur à la FUCAM dans le domaine de la communication (un registre qui lui est cher), il offre ses services au Centre de sociologie du théâtre à l'université libre de Bruxelles.

Entre le théâtre et l'animation, la conférence et le propos engagé (autant que recherché) du conseiller culturel, la personnalité ondoyante de Daniel Simon se dote aussi d'une œuvre de poète, de nouvelliste et d'essayiste qui ne fera que s'affiner au fil du temps...

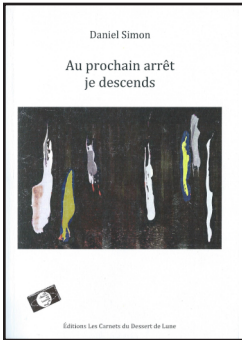
Parmi les distinctions qui soulignent sa vie d'écriture, relevons le Prix Gauchez-Philippot en 2012 pour *Ne trouves-tu pas que le temps change ?* (Le Cri, 2011) et le Prix Emma Martin de l'Association des écrivains belges de langue française (AEB) 2020 pour *Au prochain arrêt je descends* (Les Carnets du dessert de lune, 2019).

De 1986 à 1990, il crée le Théâtre de la Menterie, à Bruxelles où il produit sa première pièce *Ventre de papier*, qui connaîtra plusieurs mises en scène et sera traduite en néerlandais, arabe et portugais.

Directeur de la compagnie Théâtre Traverse depuis 1992, devenue Traverse en 1993 (création, animation, formation, production), le poète cultive avec bonheur sa passion de l'édition et dirige la collection *Je chez Couleur* livres (récits de vie et témoignages). Relevons en 2011, la création d'une revue : *Les feuillets de corde*, qui requiert ses meilleurs soins et reflète tout à la fois son attachement à l'écriture forte et à ses dispositions altruistes.

En 2014, Traverse asbl élargit son champ d'investigation au monde de l'édition. La nouvelle entité se distingue en outre par la production de spectacles, l'organisation d'ateliers d'écriture, d'ateliers créatifs, de vidéos...

L'édition littéraire est le noyau signifiant d'une telle entreprise. On compte une dizaine de titres par an, répartis dans des collections spécifiques (Promenades, Carambole, Lentement, Caramba)... Chacune d'elles suscite une saine curiosité permettant au lecteur de s'orienter et s'attacher dès



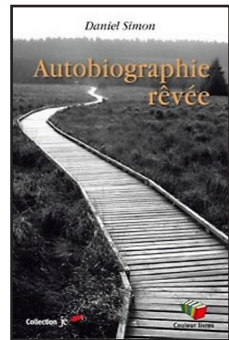
lors à ses attentes spécifiques... Parmi les auteurs publiés, relevons les noms de Michel Voiturier, Olivier Terwagne, Paul G. Dulieu, Tristan Alleman, Carino Bucciarelli, Lorenzo Cecchi, Luc Dellisse.

En lecteur passionné, l'auteur relève (et quelquefois promeut) les œuvres naissantes qui retiennent sa vigilance. Son activité de critique littéraire s'inscrit dès lors dans la mouvance des publications et de son inlassable curiosité.

Un commentaire plus élaboré détaillerait sans doute, avec plus de discernement, les actions entreprises par le bouillant et généreux animateur, au fil des années, des occurrences et des rencontres. Mais on ne peut dissocier le propos altruiste du véritable créateur.

L'œuvre de Daniel Simon est tout d'abord celle d'une voix (forte, expressément articulée et déterminée). Chacune des pages qu'il nous propose en porte l'exigence, l'urgence et la résolution. Parmi les titres proposés dans ses registres d'élection, *Autobiographie rêvée*¹ retient particulièrement l'attention. Le texte central *L'Ogre des cabanes* précède *Les fleurs en papier crépon*, le rendu des souvenirs d'un séjour à la Mer du Nord vécu par le petit natif de Charleroi accompagné de sa maman.

Ghislain Cotton évoque fort opportunément *L'Ogre des cabanes* : « Ce n'est pas rien d'être enfant, même et surtout si l'on est aussi cet Ogre qui hante son imaginaire et qui développe autour de lui un univers de lieux et de personnages construits à partir d'un mot, d'une lumière, d'une couleur entrevue la veille ». Des sensations que l'Ogre griffonne au sortir de ces nuits habitées, avant de naître, c'est-à-dire de savoir qu'il est l'«
²Ogre affronté à un monde encore étranger, mais déjà menaçant ».



1. Daniel Simon, *Autobiographie rêvée*, Mons, Couleur livres, coll. « Je », 2016.

2. Une entrée publiée dans « Le Carnet et les Instants », Édités en Belgique, Recensions, Romans et Récits.

DANIEL SIMON

Au cœur du récit, et dans une *persona* qui leur prête un seul corps, le poète et l'enfant se mesurent et s'accordent dans un monde redoutable.

En ouvrant la porte de l'enfance, Daniel Simon nous aurait-il livré le meilleur et le plus secret de lui-même ?

Rideaux *(Chroniques théâtrales)*

par **Anne-Michèle Hamesse**

MONTE-CHRISTO

d'après le roman d'Alexandre Dumas

Théâtre Royal du Parc, du 5 septembre au 19 octobre 2024.

avec Benjamin Van Belleghem, Quentin Minon, Guy Pion, Itsik Elbaz, Anouchka Vingtier, Nicolas Ossowski, Benoît Verhaert, Valentin Vanstechelman, Jonas Jans, Jean-Philippe Altenloh, Cindy Besson, Lucas Monton, Nathan Fourquet-Dubart, Tiphonie Lefrançois, Lou Hepborn, Clémentine Fargeas-Sichler, Melvin Guerez, Luca Ricottone, Milan Bnnet, Maxime Chausse, Abel Dabeux.

Mise en scène : Thierry Debroux

Assistanat : Catherine Couchard

Scénographie : Thierry Debroux, Saïd Abitar, Béa Pendesini, Xavier Lauwers, Allan Beurms, Loïc Magotteaux, Émilie Guillaume, Florence Jasselette, Chloé Bureau, Orane Damain...

Cette année Monte-Cristo, à la façon des rockstars, nous ménage des reprises formidables, prouvant ainsi sa modernité dans cesse renouvelée.

Celle que Thierry Debroux nous offre au Théâtre du Parc compte, on ne l'oubliera pas.

Elle se range aux côtés de nos souvenirs d'enfance les plus chers, entre le roman fabuleux de Dumas, ses interprétations cinématographiques et théâtrales et même les inoubliables

Histoires de l'Oncle Paul.

Je me souviens de la silhouette de l'Abbé Faria griffonnée en noir et blanc, dans la cellule sinistre du Château d'If, je l'ai retrouvée avec la même émotion au Parc.

L'abbé Faria, magistralement revisité par Guy Pion qui endosse avec brio trois personnages clé.

Citons aussi l'incontournable Itsik Elbaz qui campe Edmond Dantès et ses doubles, et Anouchka Vingtier, émouvante Mercédès.

On devrait les citer tous, tous ces comédiens talentueux, tous ces techniciens et créateurs de lumières, de costumes, de décors, mais l'équipe du Parc est tellement soudée et efficace qu'elle en devient indissoluble.

Disons en tout cas que c'est là un spectacle grandiose, étonnant, un condensé de sensibilité et de savoir-faire.

L'adaptation de Debroux met en évidence la dimension tragique du personnage d'Edmond Dantès qui, évadé du château d'If, deviendra le captif de sa propre vengeance, il y trouvera une autre geôle, et ce ne sera qu'au dénouement qu'il réalisera la souffrance causée par répercussion à des innocents,

D'autre part et comme toujours dans l'œuvre de Thierry Debroux il y a ce mélange des genres, de techniques diverses, qui fait qu'on assiste non seulement à un moment de théâtre mais aussi à un moment dédié à tous les arts, musique, cinéma, peinture, acrobaties.

Ainsi cet hommage au peintre Soulages, hanté par le Noir. Cette couleur, qui est celle de l'univers intérieur d'Edmond Dantès, est présente dans chaque tableau de la pièce, elle les habille et les encadre.

Et puis il y a la musique, le grand moment de l'évasion du château d'If restera dans les mémoires avec cette magnifique vidéo qui montre le captif se débattant dans les flots, escorté

par une musique, tumultueuse, c'est juste grandiose.

On entend tout au long du spectacle Tyler Bates, Martin Philipps, *L'Hymn of the Cherubim*, Michael Giacchino, et le magnifique final de la Norma, d'autres encore, on ne sait plus si on se trouve au Théâtre du Parc ou à l'Opéra.

La scène finale nous offre une image d'espérance, même incertaine, adoucissant le noir de Soulages, cette couleur si belle qui les renferme toutes.

Une idée géniale

Sébastien Castro

avec : Denis Carpentier, Pierre Pigeolet, Cécile Florin,
Catherine Claeys

Mise en scène : Alexis Goslain

Assistante : Catherine Laury

Théâtre Royal des Galeries, du 18 septembre au 13 octobre
2024.

Les histoires de sosie ont toujours fait rire, Hergé le savait bien en créant les Dupondt.

Maintenant les identités se brouillent à plaisir, les genres, les sexes, tout se mélange et se confond.

L'émission le *Cactus* en a fait les frais à la RTBF dernièrement ; malgré quelques fâcheux, le succès général est assuré, on aime les histoires d'embrouilles, et l'autodérision qui va avec, qui suscitent le rire et font partie de tous les meilleurs divertissements.

Il en va de même avec cette *Idée géniale* que nous propose le Théâtre des Galeries

Comme à l'accoutumée c'est un théâtre le divertissement, et quoi de plus beau, de plus utile, de plus sacré que de se

RIDEAUX

divertir, surtout en ces temps sinistrement anxiogènes.

Là c'est la réussite totale, le public n'arrête pas de réagir, de sursauter et de rire.

On y voit Denis Carpentier avec sa dégaine de faux naïf et son frère qui lui ressemble comme deux gouttes eau et le plombier par-dessus le marché qui vient encore tout compliquer.

Il y a Pierre Pigeolet, mari ordinaire qui va vivre des situations extraordinaires, Cécile Florin et son joyeux bon sens, Catherine Claeys troublante et troublée, et puis Denis Carpentier, étourdissant, qui assume plusieurs rôles, les deux derniers font partie des surprises, je ne les dévoilerai pas, elles sont immenses.

Et puis il y a cette salle de bains où les acteurs se croisent, se confondent, tout prend l'eau, on ne sait plus qui est qui, les joyeux quiproquos s'intensifient à la grande joie des spectateurs conquis.

On aura passé un dimanche heureux aux Galeries, le sourire des spectateurs à la sortie sous la drache en témoigne, il existe encore en Belgique un coin de ciel bleu.

Vive le théâtre !

Lectures

Daniel CHARNEUX, *En bref. Poésies.* Yvoir : éd. Bleu d'Encre, 2024.

En bref : un titre. Qui interpelle. Deux mots qu'un personnage esquissé semble lancer tout en haut de la couverture. Blanche, la couverture, comme tous les recueils des éditions Bleu d'encre. Un peu de ce bleu colore le geste de ce personnage – *il... tu... ?* – imaginé par la peintre douroise Anne Delfosse. De Dou, il l'est aussi, Daniel Charneau, le poète-romancier (ou l'inverse) de ce recueil de petits textes à découvrir au fil des pages, *brefs* romans versifiés que dévoile sa *lanterne magique* de conteur dans l'illusion du *temps retrouvé*.

Six chapitres scandent une écriture limpide, haletante parfois, nourrie de souvenirs d'une enfance enfouie « Dans les limbes de la mémoire » ou des effrois recelés dans « L'album noir », *celui que l'on cache sous le tapis/que l'on garde sous clé/celui que l'on préférerait oublier/mais qui revient nous hanter/insidieusement/silencieusement/jusqu'au bout...*

Des personnages naissent et disparaissent à chaque page : chaque texte devient un tableau que traverse l'ombre de Camus : *Tu n'as jamais vu Oran/ la ville que tu rencontra/ à quinze ans/dans les pages d'un roman/où les rats sortaient des égouts...* « La vie toujours devant ».

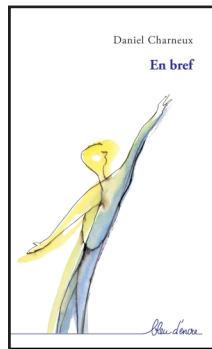
Ou celle de Proust : *Le temps retrouvé/voyage achevé/te seras-tu retrouvé toi ?/sauras-tu enfin qui tu étais ?...* Au tu succède le nous à qui n'est révélé qu'un reflet inversé du monde, « Enfermés sous une voûte », comme les prisonniers de Platon. Mais, *À rebours de l'angoisse*, c'est le printemps encore frileux qui ouvre ses paysages et invite à chausser ses

nouvelles bottines *achetées au Vieux Campeur* et à suivre un chemin qui mène au bout du monde, si l'on veut. Et c'est, *ce petit jour d'avril ... sur le coup de dix heures (que) la mésange est passée avec au bec* « Un impromptu de mousse ».

Mais encore, « En bref », si *Tout doit disparaître !/ Puisqu'on te le dit !/TOUT /Toi/Ton toit/Tes doigts/Tes toutous si t'en as/On solde !/On ferme ! Alors, conclut Daniel Charneux, Qu'attends-tu – le temps s'enfuit/pour enfin dire tout ça/en bref?*

Dont acte.

Françoise Houdart



Thierry-Pierre CLÉMENT, *Poésie fenêtre ouverte*. Essai. Préface de Myriam Wathee-Delmotte. Bruxelles : éd. Samsa, , 2024.

Dans *Poésie fenêtre ouverte*, Thierry-Pierre Clément ouvre le champ des mots

**« Ouvrir la tête, c'est écouter les sons inouïs du monde »
(p.31)**

En Thierry-Pierre Clément, le langage n'est pas l'unique articulation du poème. Jour après jour, les péripéties conséquentes du mouvement, du bruit et de l'odeur des choses, authentifient la page de vie (et accessoirement la page d'écriture) qui assure et justifie le cours du temps. *Poésie fenêtre ouverte* sera donc tout à la fois un ouvrage d'ouverture et un cahier d'intériorité. Bien loin de se porter ombrage, les deux voies, naturellement croisées, entretiennent une étonnante relation systémique.

Car d'évidence, le poète et aujourd'hui l'essayiste ne dérogeront pas à la conduite d'une réflexion portant sur l'écoulement même de la vie et du recours singulier au propos intime...

Cohérent avec ses écritures, Clément rassemble ici les études, articles et contenus d'exposés qui ont balisé sa recherche. Explicite et fidèle à lui-même, il rappelle son attachement au poète et essayiste Kenneth White, rappelant combien l'auteur de *La route bleue* (1983) et fondateur de l'*Institut International de géopoétique* (1989), a pu lui être proche.

Sans faire mystère de ses intentions, l'auteur détaille un parcours initiatique rehaussé par une provende de rencontres et lectures ; il parle volontiers d'un *voyage qui a conduit mes pas depuis l'adolescence et de l'écriture... un instrument pour*

l'accompagner (p.14). Son intention y est explicitement révélée: *concevoir un monde fondé sur le respect de toute vie et de toute culture* (ibid.).

Relayant Claude Roy qui a associé le champ poétique à l'exercice même de la pensée (« Ce n'est pas ce qui est regardé qui définit la poésie, c'est le regard. Ce ne sont pas les choses qui arrivent qui font un poème, c'est la façon du poète d'arriver dans les choses ¹ »), l'auteur de *Poésie fenêtrée ouverte* privilégie de concert le fil rouge de la rencontre fortuite qui activera à l'envi sa palette sensorielle.

En même temps, l'auteur interroge ses trouvailles de lecture qui l'enjoignent d'alimenter (voire de libeller), sa propre démarche introspective. Solitaire autant qu'habité par la poétique, il est de ceux que la parole signifiée ne quitte guère. En recherche silencieuse de complétude et de légitimité, il mobilisera ses attentes en faveur d'un état d'éveil (plusieurs fois défini dans son essai), sans perdre pour autant la trace des poètes *touchés comme lui par la grâce de l'écriture*.

Il va sans dire que le paraphe de Jean Dumortier dans l'inventaire illustratif du champ poétique proposé, réjouira le lecteur des quarante dernières années. Disparu en 2014, le poète des *Fleurs de Paille* (Unimuse, Tournai, 1982) et de *Claire ou le Goût du bonheur* (le Non-Dit, Bruxelles, 2009), n'a pas été lu comme il eût dû l'être et on peut s'interroger sur l'étrangeté d'une postérité oublieuse et pour le moins inattentive... Il est donc opportun de souligner l'intérêt d'un contenu rehaussé par l'éloquence du cœur ainsi que par la haute tenue du propos teinté de conviction, d'injonction et de générosité. Thierry-Pierre Clément témoigne vigoureusement de l'état premier (et décisif) d'une telle inspiration : *Jean Dumortier se sent profondément solidaire de tous les hommes...* (p.81), ou encore : *c'est donc au niveau du cœur*

1. Claude Roy, poète de *Moi je*, Gallimard, 1969 ; Folio, 1978 et de *Nous*, Gallimard, 1972 ; Folio, 1980.

LECTURES

qu'il cherche à être compris. Et de citer un extrait de *L'âge fruitier* (l'Arbre à Paroles, Amay, 1995) : *J'écris du fond de l'autre* (ibid).

En parcourant opportunément l'œuvre de Blaise Cendrars, et particulièrement la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, Thierry-Pierre Clément rappelle que la modernité doit beaucoup à celui que Pierre Seghers détaillait fort justement en ces mots : *ce n'était pas un homme de lettres, c'était un homme de vigueur et de vie*². Et par-dessus tout, un poète inspiré par le monde en perpétuelle ébullition, animé par le réel, fasciné par le vécu. Ouvert au monde, Cendrars opta volontiers pour une pléiade d'amis choisis : Chagall, Fernand Léger, Apollinaire, Sonia Delaunay, Modigliani et Max Jacob.

2. Dossier Cendrars
In *Magazine littéraire*, n°203,
janvier 1984.

L'analyste accorde naturellement son amitié aux poètes proches et son intimité à l'œuvre qui les désigne et les honore.

On retiendra les deux noms qui s'associent pour lui à son polygone inspiré : Jean-Pierre Lemaire et Jean-Marc Sourdillon. En ce qui concerne l'œuvre du premier, le thème de la frontière, traversée par les migrants, ou passée par la porte de la frontière intérieure, requiert l'attention de Thierry-Pierre Clément qui voit dans pareille œuvre : ... *sa capacité à voir à travers* (p.139) et la manière dont *elle se donne en parfaite adéquation avec sa façon humaine d'avancer dans la vie* (ibid.) Dans *L'intérieur du monde* (Le visage bleu, Cheyne éditions, collection verte, 2002), Jean-Pierre Lemaire rejoint son analyste en formalisant son rapport avec l'univers : *L'infini / cherche / un port dans ton cœur*. (p.98)

L'idée même de la naissance, présente dans *La vie discontinuée*, de Jean Marc Sourdillon (in *Aller vers*, Gallimard, 2023) interpelle Clément fasciné par *le retour à l'unité, l'unité avec soi, les autres, le monde, unité sans cesse à rejoindre, à*

LECTURES

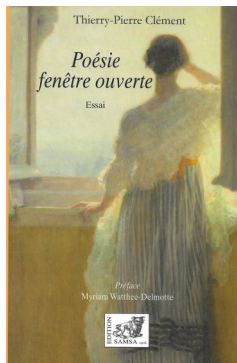
recréer. (p.145). Aller vers explore plus avant la thématique première et retient la meilleure attention d'un narrateur, sensible à la profession de foi qui motive Sourdillon : *il y a une autre vie possible, à côté de la nôtre...* (p.150).

L'auteur de *Poésie fenêtre ouverte* nous offre un regard insistant sur quatre univers poétiques... Pénétrant autant qu'interpellant, il remue chez le lecteur les sources même du langage. Quatre mesures d'une sonate absolue et significative de la poésie. Le poète se détermine en approchant ses pairs (ceux qui lui sont proches) et qui s'inscrivent dans une démarche d'écriture élective et confraternelle (une tautologie involontaire ?...)

Il n'empêche : écrire c'est aussi revenir à soi par des chemins détournés. L'auteur de *l'Approche de l'aube*³, poète au plus près de son art ne peut le nier en révélant, à travers des miroirs de haute fidélité, l'insistante et très précieuse traversée qui requiert ses meilleurs soins.

3. *Approche de l'aube*, préface de Jean-Pierre Lemaire, Ad Solem, Paris, 2018. Prix Aliénor 2018.

Michel Joiret



Philippe COLMANT, *Terrains conquis*. Poésies. Préface de Jean-Michel Aubevert. Illustrations de l'auteur. Mont-Saint-Guibert, éd. Le Coudrier, 2024.

Que conquiert le poète, mâtiné de doute, nourri parfois au lait rance de l'enfance ?

Longtemps, les questions empêchent d'asseoir quelque confiance. On sort « de l'école embuée » ; on « ne croise personne » ; « on marche dans la boue » et l'innocence a bien du mal à trouver place, dans « la nuit glauque ».

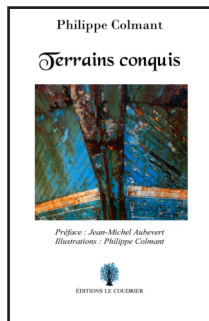
Seuls peut-être les mots ont-ils encore ce poids de vérité : « la vie nous pousse au cri », dit-il et « la mémoire se chauffe/ au bois sec de l'enfance ».

Bien sûr, le poète n'est pas que désespérance même si sa lucidité concise lui fait écrire tant de constats mêlés d'hésitations et de fulgurances. Il y a l'amour hâtif des adolescences plus heureuses, et l'on peut compter sur des accords majeurs, avec la petite musique du cœur.

Philippe Colmant n'a jamais été aussi franc avec lui-même, avec ses lecteurs, confiant dans ses poèmes brefs une pleine mesure de désenchantements, écrits en petites strophes pulsées.

J'aime cette densité qui fait battre le cœur et remue notre âme.

Un beau livre, préfacé par notre ami Aubevert, parti trop tôt, et qui dans cette dernière préface dit tout le bien du poète aux « terrains conquis » de haute lutte.

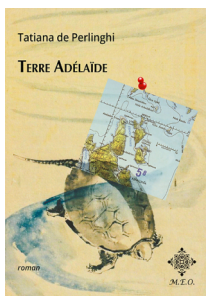


Philippe Leuckx

Tatiana DE PERLINGHI, *Terre Adélaïde*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2024.

Tatiana de Perlinghi vient de publier *Terre Adélaïde*, son premier roman paru aux éditions MEO à Bruxelles. L'auteure sait manier un récit, le construire, le déconstruire, lui conférer des allures d'odyssée singulière. Elle a appris, par ailleurs et de différentes façons, cet art du récit qui se déploie ici ; entre autres comme réalisatrice de documentaires ...

Elle a choisi une phrase tutélaire de Constantin Cavafy, «...quand tu partiras pour Ithaque», comme ouverture de son aventure romanesque, car il s'agit bien d'une aventure, celle d'une autre époque que la nôtre, celle des années quatre-vingt, et si ce n'est Ulysse, c'est en tout cas Adèle, alias Adélaïde alias Ada, qui mène le jeu.



Ou, plus souvent, qui est menée par les circonstances des récits familiaux... Ada s'est nourrie au récit de son grand oncle Anatole qui lui parle de « son » île Céphalonie où le héros familial, pêcheur de poulpes et joueur de luth, a marqué de sa présence la vie de sa nièce... Son oncle, qu'elle appelle Diada (en russe) sera régulièrement la nef qui la conduit là où elle ne pensait pas pouvoir aller.

On la découvre d'abord, dans ce *dédale* romanesque, à Bruxelles issue d'une famille bourgeoise et plus tard, à l'adolescence, dans les années quatre-vingt, happée par les sirènes politiques du temps (avec les CCC). C'est une jeunesse de la révolte et de la passion... Elle pratique la photographie et devient une journaliste spécialisée dans tout ce qui fait aujourd'hui la matière première du basculement d'une société : les réfugiés, les migrants, les sans-papiers...

Manifestement Ada a un cœur grand comme ça et une boussole qui tourne fou ! Tatiana de Perlinghi saisit

parfaitement l'état d'esprit de la jeunesse de cette époque, et qu'on retrouve, sous d'autres formes, aujourd'hui, toujours prête à s'engager (comme on disait alors) mais aussi à choisir les chemins les plus difficiles, dangereux même,... Quand, soudain les trois Parques coupent les fils de la vie d'Ada. Elle déprime, son amie Jude vient tout juste d'accoucher, son amant la trahit et son père meurt trop tôt et brusquement. Elle se retrouve alors confrontée au vide ou au fameux Kairos qui serait de choisir ce vide comme une chance plutôt que comme un gouffre. Adélaïde va donc partir. Partir, qui est le sésame de toute vie, qui doit se faire, se défaire ou se refaire mais dans tous les cas qui ne consiste pas simplement à se contenter de garder la barque à flot. Elle décide donc à trente-quatre ans de rejoindre cette île Céphalonie... Et là, nous entendons, de loin, un Ulysse, qui serait de sa lointaine famille, lui dire « va devant, va devant, le voyage est toujours fait pour qu'on puisse le raconter, va devant, le tissu de toute vie est finalement le texte qu'on en fait »

Tatiana de Perlinghi n'écrit pas du bout des doigts, elle malaxe le modèle, elle construit, accepte les accidents qui deviennent de nouvelles ouvertures et son roman, qui semblait le dédale d'Adèle, devient la piste d'une génération qui choisit des semelles de vent plutôt que des renoncements.

L'auteure fait grandir la pâte romanesque à chaque épisode et accompagne le lecteur dans des zones de plaisir qui sont souvent les plus dangereuses. C'est aussi, rappelons-le, le roman d'une certaine jeunesse européenne qui choisit sa route plutôt que la pension future... C'est un livre où le voyage est le viatique d'une épiphanie ! Une belle découverte pour percer les nuages un peu sombres de notre temps.

Daniel Simon

Renaud DENUIT, *Éducation et formation : les apports de l'Union européenne : Le professeur entre en Europe, La complexité politique des apprentissages européens, L'empire fragile des savoirs bénéfiques*, volumes I, II, III. Essais. Paris : éd. L'Harmattan, coll. Questionner l'Europe, 2024.

*La littérature analytique : un savoir-faire de l'écriture informative
Renaud Denuit balise en trois volumes la voie sensible mais
déterminante du devenir européen*

L'Europe, la jeunesse, l'éducation, la formation et les savoirs...

Le professeur entre en Europe, La complexité politique des apprentissages européens, L'empire fragile des savoirs bénéfiques composent une trilogie de rare intensité et d'une précision horlogère. L'Europe y est fréquemment interpellée (sa complexité structurelle n'y est pas étrangère), mais l'inventaire de ses avancées en matière d'éducation ne faiblit pas. L'auteur balaie avec un soin remarquable le territoire des multiples réunions des institutions où le sort de la jeunesse européenne est méticuleusement exploré, entre identité, légitimité et réalités géodésiques.

À chaque page, le souci d'optimisation des savoirs et la construction citoyenne du jeune Européen accordent crédit et sens aux travaux et débats qui nourrissent les assemblées. Mais par-dessus tout, l'engagement intime du chercheur et narrateur apparaît en filigrane. De toute évidence, Renaud Denuit partage les convictions des rhéteurs et de tous ceux qui s'inscrivent dans l'exigence d'un enseignement de qualité ; il est convaincu que l'Europe éducative peut être aussi celle des compétences partagées. L'essayiste appliqué et le styliste incomparable qui se partagent en lui dans la rédaction de cette étude ne doivent jamais faire oublier l'enseignant généreux

LECTURES

autant que lucide, qui relève (et évalue) les avancées pédagogiques au fil du temps.

Conforté par une perspective sûre de l'histoire, Renaud Denuit associe l'actualité européenne aux incidences politiques. Visiblement réjoui par les années Delors qui ont affermi et structuré les initiatives communautaires, il ne verse guère dans la naïveté : *Par les temps qui courent, l'école pour tous est traversée de tensions idéologiques et racistes. Le métier d'enseignant est devenu dangereux.* (Volume III, page 230).

Il serait vain de dresser, en ce commentaire privé, un inventaire strict des dispositions prises en matière d'éducation et un relevé des progrès pédagogiques qui s'en sont suivis. Fidèle à une optique de la rigueur qui ne se départit jamais, l'auteur associe la position européenne à une ligne du temps rigoureuse, pertinente et exempte de la moindre approximation. Ma lecture rapprochera dès lors l'idée de *plaisir* (avancée par l'auteur lui-même), à la prise en compte de faits prégnants. Il serait donc superflu et oiseux de paraphraser l'une ou l'autre page de ces trois volumes...

Plus me paraît opportun d'identifier les mesures de «progrès» qui retiendront plus avant l'attention du lecteur. Ainsi, celle qui marque le retour aux affaires de l'une des plus grandes figures de l'humanisme du XVI^e siècle, et européennes avant l'heure... Détaillée et historiquement assise, la proposition Erasmus *faisait entrer Érasme lui-même, esprit libre et fécond, dans l'histoire un peu grise et sûrement technique, de la Communauté économique européenne* (volume I, page 103). Renaud Denuit détaille lumineusement la conception du projet, ses audaces et ses avancées (mettre en

LECTURES

réseau des universités européennes, avec un soutien budgétaire ; accorder aux étudiants des bourses communautaires ; établir une système-pilote de reconnaissance des périodes d'études universitaires...). L'analyste ne manque pas d'évoquer les difficultés, voire les pièges, de pareille disposition.

En 2012, le chômage des jeunes atteignait 22,7 % de moyenne européenne, soit le double de celui des adultes (volume I, page 218)... Une sombre réalité qui a fait l'objet de multiples débats et qui a permis de mobiliser, connecter et autonomiser les jeunes. On sent bien, à la lecture du propos historique, alimenté de précieuses informations périphériques, combien Renaud Denuit, professeur et interlocuteur privilégié de ses disciples, peut se montrer clair, précis et convaincant quand il s'agit d'ouvrir l'Europe à la génération montante. Il n'est dès lors pas surprenant de relire sous sa plume, le propos décisif de Jean Monnet : rien n'est possible sans les hommes, rien n'est durable sans les institutions. (Volume I, page 227).

Les volumes suivants (II et III), seront essentiellement consacrés *aux événements de notre siècle, marqué par de nouvelles péripéties, mais aussi de vastes développements (ibid.)*

Le narrateur y précise sa démarche explicative en évoquant les acteurs de l'Union européenne : *Pour comprendre ce jeu, il s'avère indispensable de prendre connaissance de leurs textes respectifs...* (Volume II, page 5). Il revient sur le projet Erasmus qui fera l'objet d'une authentique *Consécration...* (Volume III, page 43). Dans le même esprit, il rappelle aussi (en attestant dès lors son attachement aux valeurs humaines) que : *L'expression « apprentissage tout au long de la vie » semble*

LECTURES

l'avoir emporté sur celle, plus ancienne, d'éducation permanente. (Volume III, page 85).

Renaud Denuit ne cache pas son credo : *il faut vouloir la réussite de l'école...* (volume III, page 230) mais il ne dissimule pas non plus ses alarmes : *En France, deux professeurs, Samuel Paty et Dominique Bernard ont été assassinés...* (ibid.).

Une somme... On en conviendra volontiers. Reste que trois volumes ne suffiront sans doute pas à juguler les affres de notre temps. Il convient (et conviendra) qu'on reparle (entre autres sujets), de la posture actuelle d'un établissement scolaire, de l'optimisation des structures éducatives, de la gestion des types de violence au sein des groupes, de la formation des maîtres, des convergences et divergences des partenaires d'éducation et des indices de *déshumanisation* précoce... Et l'Union européenne peut devenir un lieu d'élection pour en débattre.

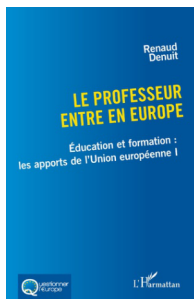
Renaud Denuit se distingue par une écriture analytique de haute tenue, nourrie par un souci de clarté absolue. Un « style » mais aussi une manière d'être et de penser la langue dans tous ses états de communication. Romancier, poète, essayiste, l'auteur répartit fort équitablement les plumes de son talent. *Éducation et formation : les apports de l'Union européenne* (volumes I, II et III) ramènent le lecteur à la *vérité* même des joutes oratoires, des négociations brûlantes ainsi qu'à la *portée* des décisions prises.

Un ouvrage au service de la personne, parfaitement maîtrisé par un archiviste de l'essentiel. Il sera désormais difficile de faire mieux ! Même si *l'Empire fragile des savoirs*

LECTURES

bénéfiques demeure bel et bien fragile.

Michel Joiret



Pierre GUÉRANDE, *C'était plaisir*. Poésies. Bruxelles : éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°43, 2024.

C'est un fort simple mais élégant recueil, format 10/20, un précieux et sobre livret comme ces programmes distribués aux futurs auditeurs d'un concert privé. Et il s'agit bien là d'une invitation rare, d'une alliance sincère entre passionnés rassemblés ici sous la bannière du titre élégant et courtois, tel un remerciement : C'ÉTAIT PLAISIR.

Un programme donc qui propose dix œuvres, je dirais «paroles et musiques» puisqu'on y prononce de grands noms depuis le luthiste anglais John Dowland, en passant par Bach, Mozart, Schubert, Debussy, Prokofiev, Stravinsky et Poulenc... sans compter les œuvres pour orgues de cathédrales ; tout en sachant que Pierre Guérande est organiste en son pays ; orgue, clavecin (et même banjo) lui sont, avec la poésie, compagnies de l'âme, du corps et de l'esprit.

Dix œuvres aussi précieuses que délicates que seuls les aficionados très cultivés apprécieront à leur juste valeur et dont nous ne citerons que quelques extraits (situés en début et fin du fascicule).

Sur le thème du plaisir devant l'élégant spectacle humain, musical et profane :

*C'était plaisir
ambassadrice du grand siècle
pensive effeuilleuse du temps
te voir jouer du luth
en ta robe de porcelaine
sous les vivats des chandeliers
et le velours des sarabandes...*

(C'ÉTAIT PLAISIR)

LECTURES

Et puis il faut noter la profondeur existentielle du côté sacré de la musique religieuse :

*Les orgues subliment l'espace
des cathédrales de l'esprit
en ce monde et celui d'en face
où le même laurier fleurit
Dès qu'une sonate d'église
convoque le souffle du vent
l'icône et l'encens s'humanisent
comme ce diacre en surplis blanc...*

(SONATA DA CHIESA)

En tout dernier, juste par plaisir personnel, le retour au grand siècle profane, là où l'octosyllabe devient valse enflammée :

*Sur une valse pyromane
partir pour Cythère en Valois
décorer l'éventail de Jeanne
compter ses amis sur cinq doigts
[...]
Chanter sous les ponts de Paris
faire danser les villageoises...*

(POULENC)

Ce recueil où Pierre GUÉRANDE, qui fut psychologue de métier et qui rédigea d'ailleurs maintes publications d'enseignement sur le sujet du « mental », démontre une qualité exceptionnelle quant au choix des mots et expressions

LECTURES

poétiques. Loin de cette mode de l'hermétisme qui ne produit aucun lien, ce poète choisit son expression dans les domaines littéraires élégants, précis et précieux, qui pour tous les amoureux du classique, tant de la poésie que de la musique, au lieu de nourrir l'orgueil, sont naturellement porteurs de transcendance. (*Ad solius Dei gloriam !*)

Jeanne Champel Grenier



Françoise HOUDART, *La jubilation de l'ange*. Poésies. Préface de Michel Joiret. Illustration de Renild Thiébaud. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2024.

Qui ne connaîtrait l'œuvre de Françoise Houdart *que* depuis une trentaine d'années s'étonnerait peut-être de la voir publier chez Bleu d'encre, après une kyrielle de romans, un recueil de poèmes, *La jubilation de l'ange*. Ce serait ignorer que l'auteure a inauguré son parcours littéraire, dans les années quatre-vingt du siècle dernier, par une série de recueils poétiques, et qu'elle obtint même, pour *Arythmies*, le prix Gauchez-Philippot.

Qui connaît un peu mieux Françoise sait que la poésie ne l'a jamais quittée, au point que son langage romanesque s'en est constamment nourri. « Oui, j'ai en moi depuis toujours le besoin de suivre les "échappées poétiques" de ma vie d'écrivain », me confiait-elle récemment.

Le résultat : cette *jubilation de l'ange* angélique (pas toujours) autant que jubilatoire (toujours). Un recueil divisé en deux sections, l'une tissée de dentelles délicatement ajourées, l'autre, en italique, égrenant de subtils et brefs *effeuillements* de mots et de moments.

« Langue d'abandon, de griserie éteinte, de rage maîtrisée, mais aussi parole d'une douceur insigne, voici donc le catalogue expressif d'une écriture *volée* dans les archives du vécu », écrit Michel Joiret dans sa belle préface. Une langue au service de la vie, oui, d'une vie qui chemine vers un terme que chacun sait fatal. Une langue qui dit l'être intime d'une femme et le voyage, jour après jour, aux côtés d'un fidèle compagnon de parcours : « Nous en chemin / loin déjà / mais au croisement d'un soupir parfois / posant là notre front / sur la terre brûlante / de ce pays d'envers où nous allons ».

Rien ne vaut, pour évoquer un recueil, la lecture d'un texte complet, un bon exemple valant mieux qu'un long discours :

« Ici
où rien de l'encore visible ne sauve
de la fatalité de l'obscur
peut-être d'y sombrer
dans l'entre-su des corps

Ici
nos mains d'aube chétive
froissant l'étamine des souffles
qui nous était vêtement
nos mains
déchiffrent à l'aveugle la comptine
du silence »

Compagnes aussi, l'écriture et la nature. Rimes riches pour des domaines souvent opposés (nature et culture), intimement associés chez Françoise : « Ô mon pays / mon paysage d'infinie douceur / je te dis ce poème / pour que tu saches et ne saches rien d'autre / que l'entêtement des racines à amarrer ton âme / aux sillons de la terre / où j'ai semé mes mots ».

Effeuillements italiques et brefs dans la seconde partie : de trois à six vers à une exception près, celle du poème conclusif. Presque haïkus, ces feuilles de vie apportées par le vent jusque sur la table de travail et juste *notées*, croirait-on :

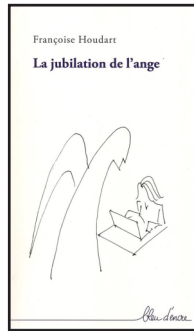
*rien ne meurt
jamais
il reste aux fils d'étendage du jardin
tous tes gestes ruisselant de linges mouillés*

fuir

*les longues ombres des arbres
désespérés de crépuscule*

Non, *rien ne meurt jamais*, et surtout pas la poésie. Quand un jour elle a éclos dans un cœur d'homme – ou de femme – elle reste là, petite graine cachée en terre, jusqu'à l'éclosion, quand on ne l'attendait plus, d'une fleur à cueillir, ou à *recueillir*. Tel est le don que nous propose Françoise Houdart, ici et maintenant. Et merci à l'ange !

Daniel Charneux



Jean JAUNIAUX, *Lisières*. Poésies. Bruxelles : éd. Bleu d'encre, 2024.

Un premier livre de poèmes pour cet excellent romancier et critique. L'enfance, les bords de mer, la guerre, les rêveries, « ce tremblement/ au loin de l'air » forment le paysage lyrique de textes en hommage à l'encre, au papier, à ces beaux peupliers qui tremblent.

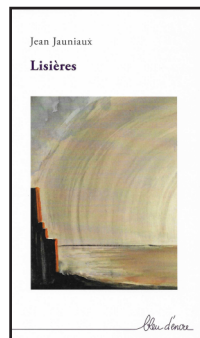
Dans des poèmes où la rime est souvent à l'honneur, la voix du poète prête ses mots pour que le lecteur fasse lui aussi partage de sensations, d'émotions. On sent que la paix a été brouillée, la guerre revient et plusieurs poèmes évoquent tranchées et armes.

Un rien de nostalgie heureuse empreint le poème, assure la fluidité des textes entre terre et mer, où « le poète marchait sans avancer », la mémoire jaillit et des traces de vers servent d'amorces aux siens : « il me revient des jours anciens », assez verlainiens.

Le poète s'adresse au poète, à l'arbre, rend foi à l'amour même si elle est partie.

Il aime jouer avec la litanie des mots, enjoint le lecteur à apprécier la petite musique : plusieurs de ces poèmes se verraient bien chantés.

Bien sûr le vent des coques et des flots donne à ces airs d'« incertaines voltiges » comme des « langueurs d'automne ».



Philippe Leuckx

Michel Joiret, *Journal d'une année de mer ultime*. Poésies. Préface de Renaud Denuit. Couverture de L. Spilliaert. Bruxelles, ed. Samsa, 2024.

Il s'agit peut-être de l'un des recueils le plus touchant de cet écrivain auteur de nombreux romans et à la vaste œuvre poétique, infatigable passeur de mots qui fait vivre et revivre la littérature de notre pays .

Un ouvrage où Michel Joiret semble se livrer totalement, sincèrement, sans barrière ni faux-semblants. On y lit à la fois sa vulnérabilité, une solitude choisie, et une force hors du commun, cette capacité intacte à un émerveillement lucide.

Le recueil se lit comme un journal écrit jour après jour, face à la mer étendue devant lui ou rêvée dans ses souvenirs, plus ou moins bienveillante, en tout cas toujours infiniment proche, présente et complice. On pourrait dire que M Joiret « habite » la mer comme la mer l'habite et qu'il traverse tous ses paysages comme la mer ne cesse de le traverser. Avec sensualité.

Un appel /résonne longuement/ si longuement alors/ que j'embue le carreau d'une/ plainte muette/ Ne bougent que les lèvres/ de la mer/ sur les miennes (22 janvier)

Plus que simples observations, images, notations, sensations vives et pensées qui renvoient à l'enfance et aux années passées, c'est un livre de méditation, la ligne mélodique d'une existence bien remplie. C'est un peu toute la vie de Michel qui défile sur une année...Avec ses joies, ses désirs, ses craintes latentes, sa nostalgie douce.

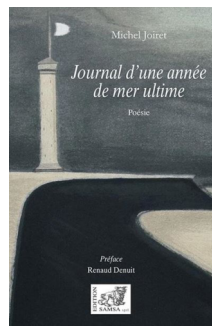
Passons par exemple, du 3 janvier: *Allons/Je fais le premier pas vers elle/ferme les yeux/ouatés de sommeil rauque/lui arrache une plainte/à chaque clou du sable/l'expose aux barbelés du vent/enfant pervers/dans un cellier*

LECTURES

d'odeurs/marines

*au 3 novembre Dieu que le/sable devient lourd dans
mes/poches et/que s'allonge à mon/ insu/l'assiette
imperceptible des/pas.*

La mer ici est sujet, ou à tout le moins prétexte aux rencontres qui ont marqué l'enfant, puis l'homme et le poète, rencontres parfois éblouissantes, presque toujours éphémères, avec les gens, les animaux, les paysages, les choses de la vie. Des rencontres le plus souvent avec lui-même, car chaque image fait miroir et renvoie vers l'intérieur. Réel et pensée sont intimement mêlés.



*Premier orage/Il tombe des balles d'eau sur ma fenêtre/Je
passe la tête pour mieux entendre/ les vagues/ de l'intérieur.*
(16 avril)

Les textes -très beaux, travaillés, mots choisis qui tombent toujours justes et métaphores recherchées-paraissent étonnamment vivants, spontanés, vrais, comme jetés par la fenêtre aux vents et à l'immensité selon l'humeur changeante du jour.

Ce recueil est une ode poétique, une véritable célébration de la mer. On l'entend, on la voit, on la ressent. Elle est d'ailleurs personnifiée, au point de faire confusion avec l'auteur tenté de s'y dissoudre complètement.

*Seule une envie de l'autre me ferait sortir des vagues (7
février)*

Martine Rouhart

Florence Noël, *Rupture d'étoile*. Poésies. Illustrations de Sylvie Durbec. Louvain-la-Neuve : éd. Le Chat Polaire, 2024.

Même les étoiles meurent un jour. Après des milliards d'années leur cœur s'effondre, elles explosent dans un bouquet final ou s'éteignent aspirées par un trou noir.

La poète prend comme point de départ et point d'ancrage de son recueil, ce phénomène cosmique rare, la rupture et la mort d'une étoile qui s'est risquée trop près d'un trou noir, masse dense, puits si profond que tout ce qui s'en approche y tombe sans jamais pouvoir en ressortir.

Lire Florence Noël, c'est à la fois plonger dans le mystique et une humanité qui nous paraît terriblement proche.

La poète a choisi, comme passerelle pour tenter de rapprocher ces extrêmes, de recourir à notre part de dimension cosmique ; ne sommes-nous pas des poussières dans l'infini, comme les étoiles éloignées à des années-lumière...

Elle nous livre cinq récits poétiques (mêlant courts textes en prose et poèmes) qui scandent le destin humain, cinq fragments de vie, des histoires apparemment sans rapport immédiat entre elles, proches et lointaines comme le sont les étoiles. « Des vies qui se télescopent, s'enfantent, se fondent, se déchirent, s'étiolent ou s'étoilent. » (Extrait du quatrième de couverture.)

Le livre se lit du début à la fin comme une danse lente, une longue mélodie, un chant lancinant. Des mots tranchants alternent avec d'autres nimbés d'une certaine volupté.

Les titres des parties et les épigraphes en tête de chacune d'elles, suggèrent la démarche de l'auteure et contribuent à guider la lecture.

Le premier récit « Rupture d'étoile par effet de marée », met en parallèle le destin de ces étoiles qui se rompent, et la destinée humaine, présentée comme un jour qui s'éteint. « [...]

puis l'appel au repas et le bâton gisant, signant la mort du soleil, la digestion des rayons par ce grand vaisseau de charbon car la nuit, la nuit,... » Le deuxième, « Petit dégradé de lumière sur mosaïques d'herbes hautes », la partie la plus douce et charnelle du recueil : les mots disent l'étreinte, son approche qui est comme une prière « reçois ce déplacement d'air/qui précède mes pas/ce désir de venir cette caresse de l'attente/reçois l'annonce faite à l'étreinte ».

Le troisième récit est dur, percutant. Il relate la douleur intransigeante, la solitude de l'impartageable, il dit en mots crus l'accident (l'accident de moto du fils de trente ans hospitalisé), les détails insupportables « mais la couverture que borda le départ/fut le fait d'un interne du week-end/aux paroles cliniques /acclimatées aux hommes muets/aux tuyaux tentaculaires/au vacarme hachuré des machines/pour suppléer à toutes sympathies/coupables ». Mais il dit aussi et surtout la nécessité de continuer à marcher face au doute.

Après « Vus des couloirs scéniques », sorte d'intermède théâtral passionnel, Florence dédie le texte de la fin à deux disparus qui lui étaient chers, hommages poignants et sincères à Lucien Noullez et Bernard Flucha.

Un très beau et long poème où elle s'adresse aux absents, les interrogeant par-delà la mort et criant son manque.

« mes paumes crient famine :
pourquoi
trop loin pour qu'au revoir
soit enfin prononcé ? »



À remarquer enfin, les très fines illustrations doucement colorées de Sylvie Durbec.

Martine Rouhart

Amélie NOTHOMB, *L'impossible retour*. Roman. Paris : éd. Albin Michel, 2024.

Il y a vingt-cinq ans, le roman *Stupeur et Tremblements* de notre compatriote recevait le Grand Prix du roman de l'Académie française. Nous avons pensé que ce serait l'occasion de se rappeler ce prix important en accueillant dans nos pages la recension de son dernier ouvrage *L'impossible retour* dont l'action se situe également au Japon, son pays d'élection.



L'autrice l'a répété à suffisance : *Tout départ est une aberration*. À force de déménager durant sa jeunesse dans les pas de ses parents diplomates, elle a contracté une *allergie aux départs*. Cette fois, à l'appel d'une de ses amies, la photographe Pep Beni qui vient de remporter le prix Nicéphore Niépce et de gagner en même temps un aller-retour long courrier pour deux personnes, elle est invitée à la suivre au pays du Soleil-Levant pour un séjour d'une dizaine de jours. Elle ? Le personnage principal du roman écrit à la première personne et entièrement au présent. Serait-ce de l'autofiction puisqu'il est présenté comme un roman ? Ou un véritable récit étant donné sa grande précision chronologique, ses nombreux dialogues avec son amie et la part très importante réservée à ses émotions et analyses personnelles ? Nous le lirons cependant comme un roman pour suivre fidèlement le genre littéraire mentionné sur la couverture et surtout pour apprécier sans réserves la manière à la fois si habile et séduisante avec laquelle Amélie Nothomb nous fait croire à la réalité et à la sincérité de la narration qu'elle nous livre.

Elles prennent leur envol le 20 mai 2023 pour atterrir à Osaka et entreprendre leur voyage à partir de Kyoto, l'ancienne capitale. Ce n'est pas la première fois qu'Amélie revient au

Japon. Elle y a grandi jusqu'à l'âge de cinq ans et y est retournée pour des raisons diverses que ses lecteurs assidus connaissent fort bien. Pep la met en garde dès le départ : son amie doit remettre son compteur à zéro, s'interdire la nostalgie, surtout dans la première ville qu'elles vont visiter, Kyoto, où Amélie a passé les meilleurs moments de sa vie. Mission quasi impossible car l'incorrigible romancière est une accro à la nostalgie, une pathologie invétérée chez elle, un *sentiment crépusculaire* qu'elle a hérité à cent pour cent de son père, lequel avait même imaginé et pratiqué, si l'on reprend ses mots, la *nostalgie préventive*, une sorte de vaccin inspirant pour mieux en sentir tous les effets douloureux ou délicieux, avant, pendant et après un séjour marquant.

Par bonheur et fort intelligemment, la narratrice se servira du personnage de Pep pour évoquer les réactions de cette dernière, très souvent au premier degré, exaltées, capricieuses ou franchement hostiles, dans le but manifeste de mieux cerner et développer ses propres sentiments qui passeront par toutes les couleurs du kenshō, la version courte du satori, jusqu'à l'attraction du néant, du vide et de l'angoisse métaphysique, niveaux de conscience ou de dépouillement ressentis également par son père. Entre les deux voyageuses qui s'entendent parfaitement bien au demeurant, se présentera, à Tokyo, lors de la deuxième partie du voyage, Alice, une Française qui habite la capitale depuis deux ans avec son mari et son fils. Calme et équilibrée, elle opposera l'art de la précision et du bon usage local à ses visiteuses, l'une toujours en quête de tout ce qui est typique et surprenant et l'autre chargée d'une mémoire tourmentée et trop lourde de souvenirs pour être efficace dans le domaine de l'orientation ou prête à jouer le jeu distancié de la guide expérimentée.

Si le roman est ancré dans la biographie d'Amélie, il ne se limite pas à cette émouvante descente en profondeur dans son

passé, il offre aussi un ravissant et captivant parcours dans des sites exceptionnels (temples et jardins, anciens palais impériaux, dont le fameux Pavillon d'or, cher à Mishima, sanctuaires d'une classe absolue et points de vue sublimes sur le Mont Fuji...) sans oublier les plaisirs de la table, l'exquise et rare gastronomie japonaise et cette politesse, cette grâce incomparables que les touristes privilégiés peuvent apprécier dans des lieux choisis, à l'abri d'une civilisation contemporaine aux allures de mégalopole monstrueuse.

Le titre et le sens du livre s'éclairent mieux encore dans les dernières pages quand la romancière-philosophe évoque le fameux concept de l'éternel retour cher à Nietzsche. Le penseur allemand y voyait un formidable événement, lumineux et porteur d'espoir, capable de renforcer sa volonté de puissance, sa foi en l'homme lucide et débarrassé de toute pesanteur et entrave. Une sorte de madeleine de Proust à la suprême puissance, en quelque sorte. Chez Nothomb, nous revenons raisonnablement sur terre, la terre de nos jours anciens et d'aujourd'hui : tout retour dans l'espoir de revivre un épisode ou un instant de sa vie à l'identique est une illusion. Un éclair, même exceptionnel, ne peut éclairer tout le ciel et rendre entière ou immortelle la mémoire. La mélancolie rongeuse vaincra toujours et le seul remède à cette souffrance morale sera l'écriture, *l'unique domaine où j'ai pied*, nous confiera *in fine* la romancière.

Un beau et nourrissant voyage, qui a d'élégants airs de roman pour dire des vérités qui nous touchent intimement, nous qui *sommes nombreux dans la confrérie*, ajoute-t-elle pour se sentir un peu moins triste et beaucoup mieux entourée encore...

Michel Ducobu

Olivier Papeux, *À fleurs de peau. Nouvelles. Waterloo* : éd. Le Lion Z'Ailé, 2024.

Voici un petit recueil de nouvelles (« courtes et incisives » comme dit son auteur) qui ne laisse pas indifférent. Le thème central, on l'aura compris, ce sont les fleurs. Tulipes, roses, digitales, œillets, violettes, crocus et bien d'autres. Chaque fleur, appréciée pour sa beauté ou sa senteur, est au centre d'une histoire. Elle peut être représentée dans un tableau, utilisée pour élaborer un parfum (la lavande), ou pour fabriquer le safran (le crocus), ou encore un poison (la digitale). Sans oublier, bien entendu, le célèbre collier de tiaré des femmes tahitiennes et l'œillet, devenu le symbole de la révolution portugaise.

Mais ne vous y trompez pas. La présence de ces fleurs dans de petites historiettes dépasse de loin l'exercice de style. Elles s'inscrivent dans une démarche plus large et plus profonde.

Tout d'abord, on remarquera que pratiquement toutes les nouvelles relatent un voyage de noces. D'emblée, on a donc une correspondance entre la fleur, l'amour et l'érotisme.

« Sur les pétales de roses qui couvrent encore le lit, la mariée s'est rendormie, nue. Ses longs cheveux fauves se conjuguent avec le rouge foncé des fleurs. » (Page 17)

De là à dire que la fleur est une métaphore de la femme et même du sexe de la femme, il n'y a qu'un pas.

« ...les coquelicots sont tendres comme des baisers, et frémissants comme un plaisir de femme. » (Page 64)

À leur réveil dans le lit nuptial, les jeunes mariés manifestent souvent leur désir de manger.

« – J'ai faim ! lança Jan dans sa langue gutturale et puissante.

– Moi aussi, minaуда la jeune épouse.

LECTURES

Elle contempla la vitalité de cet homme qui l'avait magnifiée une bonne partie de la nuit de noces. » (Page 9)

Subtilement, l'auteur introduit une confusion entre la faim de nourriture et le désir sexuel, la faim du corps de l'autre que l'on vient à peine d'épouser.

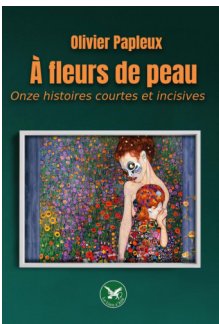
Parfois cette faim et ce désir s'opposent et sont incompatibles :

« – Qu'en dites-vous si nous nous recouchons ? J'ai quelque appétit qu'un époux se doit de satisfaire.

– Hélas, sourit la belle avec une pointe de regret.

Nous sommes attendus pour déjeuner. » (Page 25)

N'allez pas croire pour autant que ce livre soit licencieux. Bien au contraire, il est profond, car si la fleur renvoie à l'amour (possible ou impossible), elle évoque aussi la mort, qui n'est jamais bien loin (car entre les délices de la nuit de noces et la fin ultime, il n'y a parfois qu'un pas). Ainsi en va-t-il de ce mari qui



empoisonne à la digitaline sa belle-mère et sa maîtresse pour s'emparer de leur fortune. Il finira sous le couperet de la guillotine.

« Ainsi, une fleur fragile et éphémère détient autant de puissance létale qu'une lame tranchante. » (Page 33)

Ou bien encore ce brave Hollandais qui avait mis toute sa fortune dans la vente des tulipes et qui se suicida quand la valeur des bulbes s'effondra.

On pourrait également citer l'histoire d'un soldat de la guerre de Sécession. Grièvement blessé, il soignera ses douleurs par la morphine, au point d'en devenir dépendant et d'en mourir après que sa femme l'eut quitté.

Notons à ce propos que l'auteur, visiblement passionné de botanique, est toujours très précis sur les particularités de chaque fleur.

LECTURES

« Issu du *Papaver somniferum*, le psychotrope a transcendé le génie de certains artistes, même si Charles Baudelaire y décelait aussi le spectre de la mort. » (Page 68)

« Dérivée de l'opium, lui-même extrait du pavot, la morphine a été découverte en 1804 tandis que sa forme injectable est apparue lors de la guerre de Sécession. » (Page 66).

Notions de botanique, mais aussi d'histoire, comme on le voit. L'amoureux des mots et de la langue n'est jamais loin, puisque l'étymologie des noms des différentes fleurs est souvent évoquée.

« Morphine vient de Morphée, car la substance endort la douleur. » (Page 66)

« ...la *Lavandula*, à ce point odorante que les Romains l'utilisaient pour laver les corps et les linges... » (Page 74)

Un certain humour acerbe est présent tout au long du livre.

« Une fois le permis d'inhumer signé, Edmond-Désiré se présenta auprès de la compagnie d'assurances pour recevoir les cinq cent cinquante mille francs dont il était l'inconsolable bénéficiaire. » (Page 29)

Un père a déjà perdu deux fils lors des campagnes napoléoniennes, ce dont il est très fier.

« Et, deux bonheurs n'arrivant jamais seuls, le troisième des fils Papeux avait été décapité par un boulet de canon autrichien le 06 juillet 1809. » (Page 43)

Enfin, on notera que ce texte littéraire consacré aux fleurs renvoie parfois à la peinture dans une sorte de mise en abyme. C'est en vendant un tableau représentant des tulipes qu'une famille parvient à éviter la faillite.

Bref, on ne s'ennuie pas un seul instant en parcourant ces onze nouvelles, qui nous sont offertes comme un bouquet de fleurs.

Jean-François Foulon

Françoise Pirart, *Niznayou*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2024.

On ne doit pas présenter à nos lectrices et lecteurs Françoise Pirart, romancière (quelque vingt titres) et nouvelliste (trois recueils), lauréate, en 2023, du Grand prix de l'AEB pour l'ensemble de son œuvre. Elle nous donne cette fois un roman au titre énigmatique – à moins de connaître le russe (si vous ne le connaissez pas, vous en saurez plus en lisant le roman).

L'action se déroule dans les Ardennes, à Fonsny-la-Roche et aux environs de ladite ville (ne la cherchez pas sur une carte). Celle-ci est flanquée d'un complexe où l'on trouve tout, depuis un supermarché et un cinéma jusqu'à une onglerie, en passant par une salle de fitness. Belle évocation de ce qui attend les gens lorsqu'ils quittent ce lieu enchanteur : « la grisaille, l'inévitable embouteillage des samedis après-midi où chacun s'empresse de rentrer chez soi après avoir effectué ses emplettes, le retour à l'appartement, le déballage d'objets inutiles sur lesquels on s'est jeté dans une pulsion incontrôlée. Acheter, donc exister. » (p. 8-9)

L'héroïne, Lena, qui est assistante sociale, vit à Fonsny-la-Roche, où elle travaille au sein d'une association pour migrants. Description réaliste de ceux qu'elle a accueillis : « Des gens à peine capables de répondre par oui ou non aux questions simples qu'elle leur posait. Tous ces visages se fondaient dans ses souvenirs : des Syriens, des Turcs, des Afghans, des Nigériens... Des hommes, des femmes, des couples en butte à la machine administrative. » (p. 9)

C'est au siège de l'association qu'apparaît tout à coup un garçon d'une dizaine d'années, qui dit s'appeler Niznayou. Il ne connaît le français que très imparfaitement et Lena n'en tire pas grand-chose. Il revient à plusieurs reprises et un lien amical naît entre Lena et l'enfant, qui se révèle s'appeler en

réalité Mehdi. Il vient de Tchétchénie et a été placé dans une famille d'accueil, sa mère étant morte pendant la deuxième guerre de Tchétchénie (1999-2001) et son père ayant disparu à la même époque.

Cette guerre va dès lors être évoquée, par la reproduction de quelques pages du journal intime que tenait la mère de Niznayou. Cela ne constitue qu'une petite part du roman (7 pages), mais elle est extrêmement émouvante et elle suffit – il n'en fallait pas plus – à nous éclairer sur cet épouvantable conflit, dont la gravité a été alors largement sous-estimée en Europe occidentale (en tout cas si j'en juge par mes souvenirs quant à la presse contemporaine). L'autrice a eu l'occasion d'être documentée de première main sur ce conflit, ayant fait la connaissance de Tchétchènes dans le cadre de l'enseignement du français qu'elle a dispensé à des adultes non francophones.

Comme on vient de le souligner, cet aspect n'occupe qu'une place mineure (sur le plan quantitatif, dirons-nous) au sein de l'ouvrage. Ce dernier nous entretient aussi – surtout – des relations entre Niznayou, Lena, un mystérieux (à l'origine) personnage prénommé Michaël et un sympathique couple de fermiers.

À propos de ceux-ci, citons la belle description du chemin qui mène à leur demeure : « L'endroit est redevenu sauvage et la nature a repris ses droits. Là où les arbres sont plus clairsemés, on aperçoit la curieuse bâtisse cylindrique au toit d'ardoises. On dirait un temple antique où étaient célébrés des rites mystérieux les nuits de pleine lune. La forêt s'étend tout autour. Si on continue après avoir bifurqué vers la droite sur un sentier de traverse et que l'on marche une bonne heure, le paysage change. Des prairies, des champs et, perdue dans un vallon, une ferme blanche, chaulée par des propriétaires soucieux d'entretenir leur bien. » (p. 37-38)

Nous avons aussi fait allusion à Michaël. C'est le moment

LECTURES

d'en dire plus sur lui. Au fil du récit, nous apprenons que ledit Michaël a vécu autrefois à Fonsny-la-Roche et qu'il y est revenu discrètement pour tenter de se libérer d'un fort sentiment de culpabilité : il a eu une liaison avec une jeune fille du cru, qu'il a quittée et qui s'est suicidée peu après. Mais sa discrétion et ses balades en forêt avec Niznayou vont lui nuire. Parmi les chasseurs de Fonsny-la-Roche, il en est quelques-uns qui ne brillent pas par leur subtilité (on les voit assez bien en électeurs de Trump) et qui voient en Michaël d'abord un rôdeur, puis un pédophile. C'est la calomnie, qui naît et se développe exactement comme dans le superbe morceau de bravoure que Beaumarchais a écrit sur le sujet dans *Le Barbier de Séville* : « Aucun [au sein du groupe de chasseurs] ne douta de la véracité de ses propos [ceux de l'un des membres du groupe, qui a aperçu Michaël et Niznayou]. Tous furent rapidement convaincus, à deux cents pour cent, comme disait Pol [le plus excité du groupe], que l'inconnu était, sinon un meurtrier en puissance, au moins un violeur d'enfants. Une conviction qui ne demandait qu'à être renforcée et contre laquelle même les arguments les plus solides n'auraient aucun poids. » (p. 162)

Ces grands esprits sont convaincus que dénoncer Michaël à la Justice ne servirait à rien. Aussi, ils en viennent à le traquer et à faire feu sur lui. Il n'échappe à la mort que grâce à l'intervention de l'ancien compagnon de Lena. Ce dernier appartient à ce que Mauriac appelle joliment « la race aveugle, la race implacable des simples ». Il est peu intelligent et volontiers brutal, mais il veut cependant éviter que ses amis commettent un meurtre. Après sa séparation d'avec Lena, on le voit évoluer en bien.

Notons au passage un mot flatteur pour le barreau, même si c'est un cliché, ce qui ne surprendra pas de la part du groupe

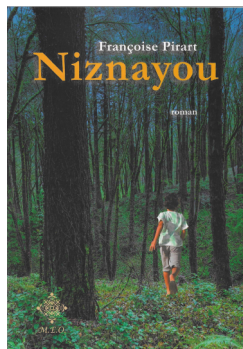
LECTURES

auquel nous venons de faire allusion. Ils ont rencontré, dans un café, un client qui « s'exprimait très bien, comme un avocat » (p. 162). Un bon point (parmi d'autres !) pour l'autrice, qui prête à des personnages déterminés la pensée et le mode d'expression qui leur correspondent.

Lena, sensible, généreuse, soucieuse du bien-être de Niznayou, est certes un personnage intéressant. Mais son compagnon, Michaël et le couple constituant la famille d'accueil (ayant conduit sous l'influence de la boisson, le mari est responsable d'un accident de la circulation dans lequel son fils et sa bru ont trouvé la mort) le sont aussi, comme tous les personnages complexes ou peu brillants. Ainsi que Félicien Marceau l'énonce à propos des héros balzacien, dans la vie réelle, les gens parfaits ou très bien sont cent fois plus intéressants que les autres, dans la littérature ils le sont cent fois moins.

Qu'advient-il de Niznayou, de Lena et de Michaël ? On ne vous le dira pas ici. Mais lisez le roman. Après quelques pages, vous ne le lâcherez pas – d'autant qu'il est fort bien écrit – et c'est ce qui peut arriver de mieux à un écrivain, car, comme le disait très justement d'Alembert : « Malheur à tout roman que le lecteur n'est pas pressé d'achever ! »

Jean-Pol Masson



**Martine ROUHART, *Guetter les embellies*. Poésies.
Préface de Patrick Devaux. Illustrations d'Isabelle Simon.
Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2024.**

L'écriture impressive d'une veilleuse matutinale

« Je danse
au-dedans de moi »

Le matin colore ses premières heures tandis que le jardin complice prend vie et forme... Au chevet du jour qui point, le poète risque ses pas d'éveil et alimente patiemment son horloge sensorielle : chaud, froid, craquement, frémissement, fixité, balancement léger des branches, chuintement de l'herbe foulée... Si les gestes volés au sommeil manquent encore de sûreté, l'écriture, elle, se glisse et s'impose insensiblement dans un *tremblé* qui relève à la fois du silence ambiant et de ces *matines* qui soufflent et dictent à Martine Rouhart, *les mots du jour*.

Le poème s'articule comme une chaîne d'impressions qui prêteront vie et sens à la journée qui vient. A chacune, sa raison d'être, sa légitimité, mais aussi, son insigne fragilité. Car l'éclosion naturelle du matin engage dans le même temps, la réalité sensible (absolue) du poète et le choix des signifiants : *l'aube se contente d'un souffle [...] je veux être la première/à caresser le cœur des hêtres*.

Un même poème entretient pudiquement l'intelligence née de l'accord implicite entre la nature et l'auteure : quand *le vent souffle/ du bon côté/je marche les yeux fermés... [...] les sentiers d'herbe/m'entendent venir...*

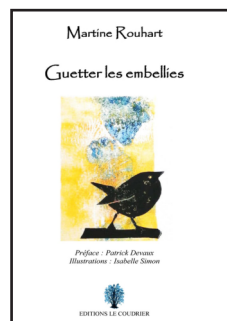
On parle ici d'une écriture en phase avec la ligne du temps, fusionnelle, physique, qui induit le comportement du poète

LECTURES

autant que la conduite des saisons : *je voyage / je regarde le paysage / changer de couleur / les saisons tournent...* Un accord organique, quasi partenarial, s'installe entre la nature proche et le quotidien des mots : *Quand j'ai l'âme en pluie/ je descends dans le bois/ comme on entre en soi.*

On comprend dès lors que le bruit du monde s'apaise, que *le monde est supportable, et que rien n'est jamais/ tout à fait noir.*

La paix, miraculeusement épandue dans un quartier de jour et de nature, engage l'auteure au partage et à la gratitude : *je remercie le temps/ pour sa pente douce...*, enjoignant celui (ou celle) qui l'éprouve, à la perception relative de la durée : *le temps qui court/ ne m'importe pas plus/ que le temps qu'il fait.*



Le contenu de ces *Embellies*, prend l'exacte mesure du temps pensé, vécu, le dotant volontiers d'une énonciation simple et de bon aloi (la seule à dépouiller les affres de la finitude et le vocabulaire de la déliquescence). Car au-delà des réflexions inspirantes, et des représentations allusives qui explorent le sujet, le poème n'est-il pas le lieu d'écriture le plus sûr où le *temps intérieur* s'accorde à la réalité sensible ?

À l'inverse de Marguerite Yourcenar (qui ne faisait guère mystère de son rapport désabusé au temps : *Le temps existe pourtant puisqu'il nous sucre comme des fruits et nous dessèche comme des herbes*¹, Martine Rouhart privilégie l'intrusion du petit jour et les accords singuliers d'un jardin d'éveil pour escorter la faveur de naître à la lumière. *Guetter les embellies, retrouver les rêves, caresser le cœur des hêtres*, permettent de se réjouir et danser *au-dedans de soi.*

1. Marguerite Yourcenar, *Feux*, Gallimard, 1993.

LECTURES

La saisie du petit matin ramène l'auteure à soi, jour après jour, dans une demi-lumière qui débrume l'espace clos de la nature *réappropriée*. Mais elle débusque en même temps les mots d'éveil requis pour la célébration. Chaque poème des *Embellies* naît dès lors d'une exacte conjonction entre le ballet du jardin *habité* et l'émoi qu'il provoque, comme si le poète se réservait l'accès sensible au premier jour du monde.

Sans chercher à croiser l'écriture des *poètes de la pureté* (Auguste Marin, Armand Bernier), la veilleuse se situe à deux pas d'Odilon-Jean Périer : *Il est sur la cité cinq heures du matin/ Dont les vapeurs de l'aube ont brouillé le dessin...* De la ville floutée à la cité verte de Martine Rouhart, le chemin n'est pas long...

Guetter les embellies multiplie les petites pièces signifiantes. Huitains, sizains, neuvains s'accordent avec la langue unique de l'émoi... Loin des *émeutes intérieures*, la réflexion, toujours élégante et suggestive, prend les couleurs du jour en marche et se pose pudiquement sur la page témoin : *je rêverai toujours/ jusqu'au bout de moi...*

Du début à la fin, entre le souffle et le chant, le poète aligne ses *matines* sublimées par quantité d'accents graves ou légers. Et ce sont ces ... *milliers de tonalités d'existence* qui justifieront (et accompagneront) le passage de l'aube à la nuit.

Superbement illustré par Isabelle Simon et finement préfacé par Patrick Devaux, *Guetter les embellies* ravaude à l'infini la toile du jour que déchire impunément le temps de vivre.

Michel Joiret

Fabrice SCHURMANS, *Paris perdu*. Nouvelles. Illustrations de Caza. Tourcoing : éd. Flatland, coll. La Fabrique d'horizons, 2024.

Le style graphique qui illustre le recueil de nouvelles de Fabrice Schurmans m'évoque irrésistiblement quelque souvenir souterrain.

Le nom de l'éditeur m'est inconnu mais, en bas à droite de la couverture, une signature : « Caza ». Je pense à une enseigne verte de décoration d'intérieurs jusqu'à ce que l'ordinateur m'éclaire : Philippe Cazaumayou, dit Caza, né en 1941, a une illustre carrière dans le domaine de la science-fiction.

Égrenée de couvertures pour les éditions Opta ou J'ai Lu, d'illustrations pour des jeux de rôle (*L'Appel de Cthulhu*), il publie de surcroît des histoires dans la revue *Métal Hurlant*. En 1981, il travaille avec le cinéaste René Laloux à l'adaptation animée du premier roman d'un grand maître de la science-fiction politique française, *Les Hommes-machines contre Gandahar* de Jean-Pierre Andrevon.

C'est presque sans surprise que je constate, au catalogue de mon éditeur mystérieux, la présence du nom de ce grand auteur.

Me voici donc en terrain connu – bien que miné, comme le veut le genre dont il va être question.

J'écris en cas de malheur.

La dystopie post-apocalyptique a, comme toute narration, ses thématiques traditionnelles et ses poncifs. Les six nouvelles du recueil que nous propose Fabrice Schurmans n'y dérogent pas. Explosions (nucléaires ?), guerre (totale ?), misère paroxystique, cannibalisme, dégénérescence biologique

et cruauté gratuite : l'amateur du genre y humera une odeur de cendres familières et y croisera, en toute amitié ambigüe, ses souvenirs de lectures et de cinéma.

Car il ne faut pas s'y tromper : le ton presque humoristique d'*Étoiles en pagaille*, nouvelle qui ouvre le recueil, n'est que l'avant-goût de la fin. L'auteur commence humblement, et l'aventure d'un fonctionnaire spolié de son identité nous introduit au monde du « New Paris », dans lequel même un Brad Pitt n'est qu'une baudruche, esclave de son statut fût-il privilégié.

Les deux nouvelles suivantes, *Le revers du silence* et *Le dernier niveau*, nous font entrevoir l'existence d'un pouvoir psychopathe dont les abus deviennent des exutoires collectifs qui permettent aux habitants du « New Paris », enclavée aseptisée et confortablement sécuritaire, de demeurer aveugles à la réalité grondante qui règne en dehors de leur forteresse.

Il y a là quelque chose du *Running Man* de Stephen King où, pour paraphraser une *Pensée*¹ de Jacques Sternberg – dont les *Contes Glacés* offrent au recueil son épigraphe –, «l'ambition du divertissement des uns fait l'abolition de l'existence des autres».

1. Jacques Sternberg, *Les Pensées*. Paris : éd. Le Cherche Midi, 1986 : 56.

Laissez-moi vous dire qu'on n'évincera pas la misère à coup de canons.

La quatrième nouvelle, point de bascule du recueil, inverse les forces en présence dans un logique retour de bâton. Écrasée de misère, la révolte accouche d'une horreur primaire et primite, qui relègue les êtres humains au statut biologique de ceux qui mangent et de ceux qui le sont. Le film de zombies n'est pas loin, et *L'inconnue du mur* me rappelle l'absolue tristesse d'un chef-d'œuvre en son genre : la bande-annonce

d'un jeu vidéo sorti en 2011, *Dead Island*.

Même sorte de retournement de situation dans la cinquième nouvelle, *Les intrus*, dans laquelle un groupe d'explorateurs urbains se trouve engagé bien malgré lui dans une lutte pour sa survie.

Le recueil se clôt sur un texte sombrement lyrique, journal intime d'une guerrière désespérée qui tente de sauver ce qui peut l'être : les dernières miettes d'humanité que représentent à ses yeux quelques survivantes auxquelles elle apprend à se défendre dans un monde dévasté.

Il s'agit là, me semble-t-il, du seul texte où l'on ne retrouve aucune trace du thème qui relie en arrière-plan les cinq premiers : celui d'un divertissement dénaturé.

Les personnages croisés précédemment ont tous un lien direct avec celui-ci, qu'ils en soient les fournisseurs involontaires ou les clients pervers, aveuglés au point de rester l'œil rivé sur une série télévisée tandis que le monde s'écroule.

La farouche narratrice de *La Nuit des mots vivants*, en revanche, tout en écoutant de la musique, en rédigeant ses mémoires, en nous partageant quelques-unes de ses références culturelles, n'est ni actrice ni bénéficiaire d'une telle échappatoire : aucun divertissement n'existe plus dans un monde où la culture et l'écriture y empêchent purement et simplement l'héroïne de devenir folle.

Dans cet univers-là, il n'est plus que la réalité, c'est-à-dire la survie.

Que reste-t-il de l'art quand tout est fini ?

C'est que l'auteur nous divertit, nous, lecteurs angoissés, en assumant un sous-texte référentiel omniprésent propre à la pop-culture de la seconde moitié du vingtième siècle.

L'amateur croisera des références directes aux films de

LECTURES

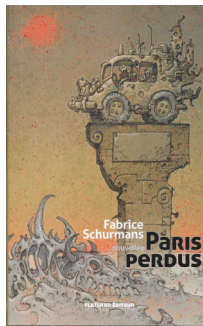
genre – Jason, le cri de Wilhelm, *Le Survivant* – à la musique – ô *Nirvana* – à la littérature – *L'Aveuglement*, Richard Matheson... Les histoires elles-mêmes sont en quelque sorte des clins d'œil, puisqu'elles reprennent des scénarios qui ne sont rien d'autres que les archétypes du genre « post-apo ».

L'ensemble des six nouvelles dresse le portrait d'un monde injuste, cynique, violent, désespéré et cruellement nostalgique, dominé par les figures du « Président Maclot » et du souvenir sanctifié de sa défunte épouse. Ajoutez ou soustrayez le nombre de nouvelles du recueil aux lettres qui vont bien pour découvrir une autre boutade évidente du facétieux Fabrice Schurmans.

Celui-ci nous offre, avec *Paris perdus*, un ensemble d'histoires qui feront vibrer les familiers de la fin du monde, tandis qu'il permettra aux non-initiés la découverte d'un genre narratif traité avec encore trop de légèreté.

Car les apocalypses de l'ailleurs nous ont déjà beaucoup révélé des menaces de l'ici.

Frédéric Vinclair



Elya VERDAL, *L'amour en creux*. Poésies. Waulsort : éd. Bleu d'encre, 2024.

Dans une langue très sensuelle et pour combler un vide qu'elle ressent, la poète exalte l'amour physique, à la fois présence corporelle très intense et connaissance de soi et de l'autre.

Les longs poèmes dessinent avec netteté, matière charnelle, ferveur, les contours d'un amour qui se veut total, adhésion et partage.

La poétique de la répétition (nombreuses anaphores) arpente les présences « de chair, et d'os », sans jugement, sans mise en garde, avec les seuls atouts d'un lien qui soit ferme, comme un rite longtemps exploré.

Déroulant les entreprises de séduction, avec une sensualité qui ne rechigne jamais à nommer la jouissance, le sexe, la brûlure, le poème engage fortement son auteur, qui tend ici sa franchise, aborde le désir sous toutes ses formes, dans l'accueil, dans le plaisir, « à découvert ».

À « tu » et à « toi », le « je » qui narre l'exploration délivre un message « en creux » d'une liberté exempte de toute moralisation, dans une temporalité revendiquée avec fougue : «Notre amour ne se contentera pas de l'éternité. Notre amour est ici et maintenant», mot de la fin.



Philippe Leuckx

Bernard VISSCHER, *Ceci n'est pas*. Roman. Esneux : éd. Murmures des soirs, 2023.

Bernard Visscher célèbre dans *Ceci n'est pas* les cent ans de la parution du *Manifeste du surréalisme* par André Breton. On se souvient de l'excellent premier roman de Visscher, cinéaste et réalisateur. *Rendez-vous incertain* (2022) avait d'ailleurs remporté le Prix Saga en 2022.

Rappelons que le mouvement surréaliste, à la suite du mouvement Dada, était né pour interroger le monde, autant que les formes de la fiction qui en rendaient compte, cherchant à montrer que la logique, la rationalité, les démarches hypothético-déductives, avaient mené à la Première guerre mondiale, et que, partant, il fallait changer l'art pour changer le monde. On peut s'interroger, à la suite de la lecture du roman de Visscher, sur le sens que cela a d'écrire, aujourd'hui, comme les surréalistes du siècle dernier...

On suit dans ce roman les aventures d'Adam Monom. Le jeune homme part de Bruxelles à destination de Lisbonne. Il a rendez-vous avec son amie Lilia, étudiante à Coimbra. Une tempête tropicale amène le vol à être détourné. Adam atterrit dans une ville qu'il ne connaît pas. Ses habitants sont habillés comme sur des œuvres du XXe siècle. Son téléphone portable ne lui est d'aucun secours... Une cabine téléphonique lui permet de contacter Lilia. Rapidement, un fossé se creuse entre eux, comme si cent années les séparaient. Comme si Adam était prisonnier d'un temps surréel, enfermé dans une fiction aux impossibles connexions avec la réalité. Le narrateur, comme le texte, possède les attributs du surréalisme ; il n'est donc pas fiable. Pas plus que l'histoire. On nous rappelle sans cesse que l'on est dans un récit, avec un art de la métalepse. C'est Magritte qui donne le ton : le réel n'est pas la représentation du réel. Mais il faudra attendre la page 115 pour

que se trouve commenté le titre du roman...

Avant cela, après une soixantaine de pages, l'auteur va s'adonner à la création d'une vraie intrigue surréaliste. On apprend que dans la ville où atterrit Adam Monom, une femme est tombée d'une tour « inutile ». Un clin d'œil aux travaux inutiles dont la Belgique raffole ? Une reprise de la définition que Dalí donne de l'objet surréaliste ? Une femme se serait suicidée. L'inspecteur sur l'enquête, qui fréquente la même taverne qu'Adam Monom, croit à la thèse du suicide, mais en est-il bien sûr ?

Le geste de Visscher est fort parce que d'entrée de jeu, il fait ce que les surréalistes ont réalisé il y a cent ans : il surprend. Si *Rendez-vous incertain* était un ouvrage rassurant pour le lecteur, de facture assez classique, le deuxième roman de Visscher déboussole le lecteur dès les premières lignes, ne serait-ce que parce qu'Adam Monom ne sait pas lui-même où il se trouve sur la carte du Portugal... Dans une ville qu'il n'arrive que difficilement à nommer, et qui doit son nom mystérieux à des variations (Hirichro ?) sur le nom du peintre italien Giorgio De Chirico. Le texte réussit à perdre son lecteur de temps en temps, ce qui est loin d'être un défaut pour une œuvre surréaliste.

Les liens forts entre le rêve et le surréalisme jouent à plein dans ce texte. La fin « logique » (et à mon avis première du livre) aurait été de présenter ce dernier comme un voyage onirique, permis par le sommeil planant d'un voyage en avion, par définition au-dessus du réel. Dieu merci, Bernard Visscher n'a pas succombé à cette solution de facilité. La force de la surprise finale faite au lecteur dans l'extraordinaire *Rendez-vous incertain* n'aurait, à l'évidence, pas fonctionné ici. Sans rien dévoiler de la fin de ce deuxième roman, précisons tout de même que la force de l'auteur, c'est qu'à un moment donné, il renoue avec une forme de narration plus classique, se jouant

avec finesse de l'esprit surréaliste. Et si ce semblant de retour à la logique était le climax du surréalisme, en 2024 ? Ce serait symptomatique d'une époque que Bernard Visscher a, à l'évidence, bien comprise : son monde fictionnel sait interroger la jeunesse actuelle et ses préoccupations. Le désir de gloire (littéraire), dans son précédent ouvrage ; le désir d'harmonie naturelle avec un monde qui malmène la nature, dans *Ceci n'est pas*. « Je suis dans le réel, Adam, te rends-tu compte » ? (p. 152) martèle Lilia dans la dernière partie du livre. En d'autres termes, tout se donne à lire comme si le surréalisme du surréalisme, était le retour à l'écriture classique et à des préoccupations d'actualité, sur un fond d'angoisse d'habiter le monde aujourd'hui. Retour à la terre, donc. Un retour placé sous le signe de l'ère des femmes, avenir de l'homme, selon les mots d'Aragon, qui avait, comme Visscher le fait dans cette deuxième œuvre, maltraité le récit assez définitivement dans *La mise à mort* (1965)...

Ce que je perçois, au-delà de la variation heureuse de registre, c'est une voix reconnaissable. Et c'est la patte des grands auteurs. Pour y voir plus clair, j'ai fait tout le contraire de ce qui était prévu par le texte. J'ai lu ce texte en cherchant des causes secrètes au hasard, c'est-à-dire, en cassant la dynamique aléatoire du texte – le surréalisme se définit aussi comme une « rencontre fortuite ». Et j'y ai vu un mariage heureux, inspiré par Dalí (voir le très beau chapitre *Avida*, p.77), entre la psychanalyse et le surréalisme. La psychanalyse entend rechercher des causes cachées. Éliminer le hasard des lapsus et des rêves, comme le soutient Jean Baudrillard dans *Les stratégies fatales*. Le courant surréaliste aime insulter la logique et se droguer par hasard au hasard. Le dialogue du texte avec les sciences humaines et les grands mouvements du XXe siècle est puissant dans *Ceci n'est pas*. C'était logique que la psychanalyse n'échappe évidemment pas à cela.

Visscher cherche à écrire à la façon des surréalistes aujourd'hui, à savoir, en éliminant, la raison, la logique, et ce qui est curieux, c'est qu'il entre au final dans une forme de causalité secrète, mais concrète et engagée... D'où le tour de force formellement intéressant d'offrir une « vraie fin », qui ne soit guère surréaliste au récit. Et qui soit de l'ordre de l'hymne à l'amour de la terre.

On découvre dans *Ceci n'est pas* l'amour du Portugal de l'auteur, où n'avait fait que s'arrêter Felipe Jimenez, dans le précédent ouvrage. Le motif des champs d'orangers est transplanté, de l'Argentine au Portugal, d'un roman l'autre. L'avion permet de survoler les pages comme le monde. Et dans le décalage horaire, dans le côté flottant du temps, on a l'impression qu'on presse le lecteur dans des étaux faits de montres molles de Dalí, à cheval sur le siècle d'attente entre Adam et Lilia. L'adoration de la femme qui traverse cette œuvre ressuscite, à sa façon, l'art du blason d'Éluard. Une belle célébration du surréalisme.

En discussion avec l'auteur sur les choix formels à l'origine de la rédaction de son deuxième roman, il précise : « Bien avant d'avoir lu les écrits des grands artistes surréalistes, j'ai toujours, sans vraiment d'effort, "ressenti" leurs œuvres comme proches du réel, et pas du tout comme des "rêves éveillés" ou des "cauchemars". »

François Degrande



Leïla Zerhouni, *De vie, de sable et de vent*. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2024.

En sept tableaux, l'écrivaine déroule sa vision du monde d'aujourd'hui, où les espoirs s'entrechoquent, où « les morsures du vent » sont les métaphores de celles de la vie.

Les textes, assez longs, d'un lyrisme revendiqué, assument pourtant la positivité qu'il faut afficher en sinistrose profonde.

L'enfance est le rebond offert comme si « la maison » retrouvait ses couleurs au-delà de la « petite ville minière ».

L'auteure de *Femmes empêchées* que j'avais aimé sait instiller des vers de douceur « dans les entrailles » de son corps livré aux « fracas de la vie », elle empoigne les aléas, les bouscule, tend ses vers au « refuge », à la femme mal aimée.

Avec leurs fragilités, ces poèmes disent assez « un monde naufragé » où « écrire » peut enfin trouver la clé en lieu et place des « éclats », dans une écriture de l'insouciance revisitée.

Philippe Leuckx



Rectificatif

par **Daniel Charneux**

Merci, Marcel !

Notre ami Marcel Detiège est de ces précieux auteurs qui s'intéressent *aussi* aux autres. À ce titre, il publie régulièrement, particulièrement dans *Nos Lettres*, des recensions qui font un peu exister ces éternels insatisfaits : les écrivains belges. Qu'il en soit ici remercié.

Qu'il veuille donc bien prendre les lignes qui vont suivre comme un amical (et pas du tout polémique) «droit de réponse» à l'article qu'il consacrait, dans notre numéro de septembre (pages 51 à 55) à *Deux reines pour un trône*, réédition chez Edern d'un roman initialement paru sous le titre *Si près de l'aurore*.

Merci à Marcel d'indiquer, en conclusion de son texte que «Daniel Charneux ne s'est pas déporté, quand il lui fut proposé de jouer au sein du comité de rédaction de *Nos Lettres* le rôle précieux mais aussi ingrat de correcteur». Je dois préciser que la proposition n'est pas venue du comité mais de moi-même. J'exerce ce rôle depuis le n° 37, avec une seule pause, pour le numéro de septembre 2024 (quelques jours de vacances s'imposaient alors), si bien que je n'avais pas relu, avant impression, le généreux article de Marcel Detiège, ni pu corriger les quelques erreurs qu'il comportait, tâche dont je vais m'acquitter à présent.

Tout d'abord, Marcel évoque « l'enseigne de Luce Wilkin ». Les amis de notre éditrice si regrettée auront corrigé en «Wilquin» l'orthographe de son nom (il est vrai que les deux graphies existent, en témoigne notre ami Remy-Wilkin).

Marcel Detiège écrit ensuite que la nouvelle édition serait

RECTIFICATIF

«remaniée et augmentée». Si elle est effectivement remaniée (Ah ! ces éternels repentirs !), elle n'est en rien augmentée.

L'héroïne malheureuse de mon livre est Lady Jane *Grey*, et non *Gray*. C'est un détail.

L'erreur la plus malheureuse figure page 53, lorsque l'auteur de la recension écrit : « Sa rivale, Mary Tudor, est la fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn. Elle régnera sous le titre d'Elisabeth Ière. » Il aurait dû écrire : «Sa rivale, Mary Tudor, est la fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Sa demi-sœur Elisabeth Ière, fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, lui succédera.»

Enfin, page 54, Marcel Detiège écrit : « Il n'est pas qu'on admire l'énorme travail [...] qu'a réclamé cet ouvrage de son auteur. » Lui-même a remarqué la maladresse de l'expression dont il s'est excusé dans une lettre qu'il m'a adressée fin septembre. Il avait écrit : « Il n'est pas qu'on n'admire l'énorme travail » mais « le copiste », dit-il, a oublié le « n' », or «l'omission de la négation fait dire à la phrase tout le contraire.»

Au terme de cette mise au point, je tiens à préciser que je n'éprouve aucune rancune à l'égard de Marcel Detiège, que je remercie à nouveau pour son travail, et que cet épisode m'amènera, plus que jamais, à remplir sans interruption « le rôle précieux mais aussi ingrat de correcteur. »

Activités de nos membres

Le lundi 30 septembre 2024, **Éric Brucher** a présenté son roman *Les débris du ciel* (éd. Etern) à la Medaa (Maison européenne des Auteurs et Autrices). Il était interrogé par Axelle Thiry (RTBF/Musiq3).

Carino Bucciarelli a participé au colloque organisé par l'Association Internationale de la Critique littéraire sur le thème « Littérature et photographie », qui s'est tenu le vendredi 22 novembre 2024 au Palais des Académies (Bruxelles). Il y a prononcé une conférence intitulée *Marcel Mariën et la photographie dans le Surréalisme belge*.

Du 13 au 15 septembre, la Compagnie Enchantée a donné une saynète de **Daniel Charneux**, *Sous les pavés*, dans le cadre du festival montois de théâtre en rue, « Mons Passé Présent ».

L'auteur a coorganisé, avec l'Association des Romanistes de l'Université de Liège, un grand événement destiné à célébrer le centenaire du recueil de Marcel Thiry, *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*. Il a pris la parole le 25 septembre lors du vernissage de l'exposition « Toi qui voyages avec Marcel Thiry », qui avait pour cadre les locaux de l'Émulation, et le 16 octobre lors du colloque, à la salle académique de l'Université, qui réunissait Pierre Halen, Catherine Lanneau, Gérard Purnelle et Marc Quaghebeur.

Le 19 octobre, à la Maison Culturelle de Quaregnon, il a participé au spectacle poétique de la Roulotte théâtrale d'Élouges, *En résonance*, au cours duquel il a rendu hommage à Yvon Givert.

Le 7 novembre, toujours à la Maison Culturelle de

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Quaregnon, il a présenté avec le photographe Gérard Adam le livre *L'illusion des certitudes*, proses poétiques suscitées par les photos du co-auteur.

Les 9 et 10 novembre, il a participé au salon "Dour se Livre" où, le 9, il a donné un exposé sur Yvon Givert.

Le 21 novembre, son recueil *En bref*, illustré d'une aquarelle d'Anne Delfosse, est paru aux éditions Bleu d'Encre.

Le 24 novembre, il a participé au Salon du Livre de Wallonie (Mons) sur les stands des éditions Edern et M.E.O.

Le 28 novembre, au centre Athéna (Dour), Françoise Pirart et lui se sont mutuellement interviewés à propos de leurs derniers romans : *Niznayou* et *Les oiseaux n'ont pas le vertige*.

Le recueil de poèmes d'**Arnaud Delcorte**, *Lente dérive de sa lumière* (éd. L'Arbre à Paroles) figure parmi les six finaliste du Prix Charles Plisnier 2024.

Le lundi 2 décembre 2024, au Petit chapeau rond rouge (Bruxelles), **Gaëtan Faucer** a prononcé une conférence à propos des prix littéraires. L'allocution était suivie de la remise des trophées des Manneken-Prix 2024.

Le samedi 19 octobre 2024, la pièce de **Colette Frère**, *Tango*, a été mise en espace dans le cadre du Magasin d'écriture théâtrale, en collaboration avec la Comédie Royale Claude Volter.

Interrogée par Mark Eyskens, **Christina Funès-Noppen** a présenté son dernier roman, *Ils étaient six*, à la librairie Mala India (Waterloo), le samedi 12 octobre 2024.

Le 23 octobre 2024, **Michèle Garant** a présenté son dernier recueil de poèmes, *Traversières* (éd. Traversées, 2024) à

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

l'ancienne mairie d'Ethe.

Armel Job a présenté son dernier roman, *Le passager d'Amercoeur* (éd. Robert Laffont), à la librairie Once upon a time (Linkebeek), le mardi 17 septembre 2024.

Michel Joiret a présenté son dernier roman, *L'heure du conte* (éd. M.E.O, 2024) le samedi 16 octobre 2024 à la gare de Watermael (Bruxelles). Il était interrogé par la romancière Françoise Houdart. Les lectures et l'animation étaient assurées par Alain Miniot, Eric Parisis et Roger Hindricq.

Le dimanche 27 octobre 2024, **Jack Keguenne** a dédié ses livres dont son dernier recueil de poèmes *À la lanterne* (éd. Edern, 2024), au centre d'arts pluriels Autonomie (Bruxelles), lors de la dernière journée de l'exposition collective « De long en large ».

Philippe Leuckx a reçu le prestigieux prix François Coppée de l'Académie française pour son recueil de poèmes *Le traceur d'aube* (éd. Al Manar, 2023).

Alain Magerotte a été fêté le samedi 19 octobre 2024 lors d'un gala organisé par **Gaëtan Faucer** au Petit chapeau rond rouge (Bruxelles).

Marie-Bernadette Mars vient de publier en septembre, aux éditions Academia, une version théâtrale de son roman *L'échelle des Zagoria*, sous le titre *Le sentier des Zagoria*. Cette pièce de théâtre a été sélectionnée, avec cinq autres textes d'écrivains belges, pour le festival des *Lectures vivantes* de la Sabam : Marie-Bernadette Mars s'est donc rendue aux *Rencontres d'octobre* à Avignon, où les textes ont été lus par

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

des comédiens et comédiennes du *Théâtre Transversal*. Dans ce cadre, elle a participé à l'émission *Kiosk* de la VRT et de la RTBF *Les rencontres de la Sabam* à Avignon, et le podcast de Soaz Guiz *Le regard de Soaz : Marie-Bernadette Mars* lui est consacré.

Le mercredi 4 septembre, à l'AREAW, Marie-Bernadette Mars a eu l'occasion de répondre aux questions de Joseph Bodson à propos de son roman *Rhapsodie afghane*.

En septembre également, elle a repris l'animation des ateliers d'écriture organisés par la Mutualié Chrétienne de Waremme et la Clinique Notre-Dame, ateliers qui ont lieu huit jeudis de septembre à décembre et qui s'adressent à des personnes en traitement de maladie.

Dans le magazine *#liégeois* d'octobre, Thiebaut Colot parle de son parcours littéraire dans un article intitulé *Les départs me fascinent*.

Les semaines du 11 au 17 novembre et du 18 au 24 novembre, deux émissions réalisées par Grégory Clesse de la RCFNamur lui sont consacrées : *Enlivrez-vous* propose une présentation du *Sentier des Zagoria* et un retour sur la lecture à Avignon, tandis que *Voyage Voyage, Un bol d'air grec*, interroge Marie-Bernadette Mars sur un parcours en Grèce, pays présent dans plusieurs de ses textes.

Le vendredi 15 novembre, dans le cadre de *Lisez-vous le belge ?*, Marie-Bernadette Mars participait à une soirée littéraire « Passé, femmes et identité » à la librairie *Twist* d'Ottignies.

Elle continue également de rencontrer des classes autour de ses romans, suite à l'initiative *Auteurs en classe* de la Fédération Wallonie-Bruxelles : le lundi 18 novembre, avec les élèves du cours de grec de l'INDSE de Bastogne, elle a travaillé la thématique « Mise en parallèle d'Electre d'Euripide et de Kilissa ».

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le mardi 19 novembre, le CIEP (Centre d'Information et d'Études Populaires) l'invitait à parler de son recueil de nouvelles sur les migrants, *L'horizon en éclats*, dans le cadre des « Soirées Citoyennes – À la rencontre des auteurs » autour de la thématique « Qui sommes-nous pour les étrangers ? »

Marie-Bernadette Mars a également participé au Salon du Livre Mons'livres le samedi 23 novembre, au stand d'Academia.

Un texte extrait de *L'échelle des Zagoria* est repris en introduction à l'exposition *Vivre, c'est vieillir*, organisée par ENEO et la mutualité chrétienne de Waremme, à la Résidence Loriers de Hannut, du 21 novembre au 18 décembre.

Elle est présente pour des séances de dédicace *Aux Nouvelles* à Crisnée le vendredi 13 décembre et chez *Toutes Directions* à Liège le dimanche 15 décembre.

En janvier et février 2025, Marie-Bernadette Mars animera un atelier d'écriture à l'UDA (Université des Aînés) de Louvain-la-Neuve sur le thème *Récit de vie*, les mardis 28 janvier et 4, 11 et 17 février.

Le 29 novembre 2024, **Jean-Pol Masson** a prononcé une conférence à la Faculté de droit de l'Université de Poitiers sur le sujet « Le droit dans la vie et l'œuvre de Henri Clerc ».

Bertrand Misonne a dédié son dernier roman, *Le nouveau Michel H.* (éd. Edern, 2024), au salon « Des livres au Cazier » (Charleroi) le 15 septembre 2024. Le 23 novembre 2024, dans le cadre du *Salon du Livre de Wallonie*, il a participé à un débat en compagnie de Vincent Engel et Louis de Diesbach, sur le thème : « Littérature et IA : ami ou ennemi? La création littéraire à l'heure de l'Intelligence Artificielle Générative ».

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Lu par Pierre Sartenaer, le roman d'**Adolphe Nysenholz**, *Bubelé l'enfant de l'ombre*, a été diffusé par la RTBF les lundi 16 et mardi 17 décembre 2024, dans l'émission «Par Oûi-dire».

Philippe Remy-Wilkin a dédicacé son recueil de nouvelles *Belgiques* (éd. Ker, 2024) le 24 novembre 2024 dans le cadre du Salon du Livre de Mons.

En compagnie de **Patrick Devaux**, **Pascal Feyaerts** et **Joëlle Aubevert**, **Martine Rouhart** a participé au marché de la poésie de Lille le samedi 7 décembre 2024.

Le mardi 5 novembre 2024, à l'Espace Ada du domaine de l'Asnée (Nancy, France), **Daniel Salvatore Schiffer** a prononcé une conférence à propos du livre collectif *L'Humain au centre du monde*, dont il a assuré la direction éditoriale. À l'occasion de l'arrestation de l'écrivain franco-algérien Boualem Sansal, il a publié une tribune reprise dans de nombreux médias, appelant à sa libération.

Dans le cadre du cinquième centenaire de la naissance de Pierre de Ronsard, **Jean-Loup Seban** a donné, le 17 septembre, une conférence au Collège Belgique (Académie royale de Belgique) intitulée *Au cœur de la Pléiade, la lyre ronsardienne*. À l'issue de la conférence, il a dédicacé son dernier recueil *Le Trirègne d'Amarante de Pierre de Ronsard*. Deux jours plus tard, 19 septembre, Jean-Loup Seban donnait une seconde conférence, intitulée *Messire Pierre de Ronsard, Prince des poètes de cour*, au Cercle Royal Gaulois, laquelle était suivie d'une séance de dédicace de son recueil.

Le 19 octobre à la Mairie de Metz, où se déroulait l'Assemblée générale de la Société des Poètes et Artistes de France, le premier adjoint au Maire, en charge de la culture,

..... ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

remettait à Jean-Loup Seban la coupe, la médaille et le diplôme du *Grand Prix International de Poésie de la SPAF* pour l'ensemble de son œuvre. Le premier auteur à recevoir ce Prix n'était autre de Léopold Sédar Senghor en 1963.

Olivier Terlinden était l'invité du « Goût des Lettres » le vendredi 8 novembre 2024. Il y était reçu par **Eric Brucher**, Pierre Decuypere et le Centre culturel de Bauvechain.

Nouvelles parutions

Alain BERENBOOM, *Le Coucou de Malines*. Roman. Paris-Bruxelles, éd. Genèse, 2024. ISBN 978-2-3820-1040-2 * 256 p * 22,50 €.

Béatrice LIBERT, *Le Magrittaire*. Essai pédagogique. Mons: éd. Couleur Livres, 2024. ISBN 978-2-8700-3950-2 * 130p * 17 €.

Pierre-Jean FOULON, *Une mission au large des cyprès*. Poésies. Thuin : éd. du Spantole, 2024. DL 2024-0667-3 * 32 p.

Monique THOMASSETTIE, *Un présent multiple*. Autobiographie. Bruxelles : éd. Monéveil, coll. Sphinx, 2024. ISBN 978-2-9310-1621-3 * 65 p * 12 €.

Monique THOMASSETTIE, *J'ai plus d'un fil en mon dédale*. Poésies. Bruxelles : éd. Monéveil, , 2024. ISBN 978-2-9310-1618-3 * 49 p * 12 €.

Marcelle DUMONT, *Les bonnes feuilles*. Nouvelles. Illustrations de Cécile Lebrun. La Louvière : R.A. Éditions, 2024. 148 p.

Philippe REMY-WILKIN, *Belgiques*. Nouvelles. Héவில் : éd. Ker, coll. Belgiques, 2024. ISBN : 978-2-87586-478-9 * 150 p * 12 €.

Pascal FEYAERTS, *Racines de l'éphémère*. Poésies. Illustrations de l'auteur. Préface de Philippe Colmant. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2024. ISBN 978-2-3905-2066-5

* 72 p * 18 €.

Jean-Jacques BAILLY, *Tous les tombeaux sont vides*.
Mon roman avec Dieu. Récit. Le Coudray-Macouard : éd.
Saint-Léger, 2024. ISBN 978-2-3852-2324-3 * 324 p * 20 €.

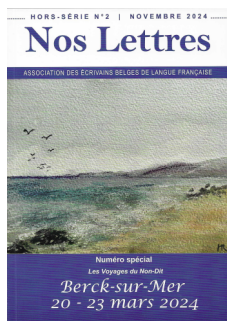
Jack KEGUENNE, *À la lanterne*. Roman. Bruxelles : éd.
Asmosée/Edern, 2024. ISBN 978-2-3907-5018-5 * 244 p * 22€.

Geoffrey CLAUSTRIAUX, *Les dossiers de l'impossible*.
Crimes et disparitions. Récits. Éditions BTLV, coll. Mystère et
inexpliqué, 2024. 328 p * 21,90 €.

Vient de paraître:

Le numéro **Hors-série n°2** de *Nos Lettres*, consacré au voyage du Non-Dit à Berck-sur-Mer de mars 2024.

Un exemplaire vous attend à la Maison des Écrivains.



COTISATIONS 2025

Chère Amie, cher Ami,

Au terme de cette année, nous vous invitons à vous acquitter de votre cotisation pour l'année 2025.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser 37 € sur le compte bancaire BE64 0000 0922 0252.

Cordialement à vous.

Le Comité d'Administration de l'AEB

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arllf.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:

www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 52 | DÉCEMBRE 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.